Illinois U. Library

NUMÉRO 172

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec

FRANCE-ILLUSTRATION

Le Monde Illustré

13, RUE SAINT-GEORGES

PARIS-9e

Ferreaud Geneviève

Constant Aline Bernu

Bernu Constant Geneviève

1 GENEVIÈVE. — *Pourquoi Jacques ne m'a-t-il pa tuée?* (ACTE I.)

2 BERNU. — *Ce quelqu'un n'est pas tombé d ciel. Il est sorti d'une maison.* (ACTE I.)

3 BERNU. — *Les circonstances du décès de vot mari me paraissent suspectes.* (ACTE I.)

4 BERNU. — *Vous avez abattu le mari de vot maîtresse.*
FERREAUD. — *C'est faux!* (ACTE II.)

5 CONSTANT. — *Vous allez bien réfléchir jusqu la fin de la semaine. Et puis vous viendrez n revoir samedi, à six heures.* (ACTE II.)

Bernu Ferreaud

Constant Aline

... AFFAIRE VOUS CONCERNANT

COMÉDIE POLICIÈRE EN TROIS ACTES
DE JEAN-PIERRE CONTY

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris, le 2 décembre 1954 au THÉATRE DE PARIS, dans une mise en scène de PIERRE VALDE, des décors de RAYMOND DESHAYS et avec la distribution suivante (par ordre d'entrée en scène)

Constant	*Hubert DESCHAMPS*
Le Malfaiteur	*Georges DANY*
Francis	*Aimé DE VIVÈS*
Geneviève	*Jacqueline POREL*
Ferreaud	*Raymond LOYER*
Aline	*Anne WARTEL*
Le Médecin légiste	*Michel NASTORG*
Bernu	*Jacques DUMESNIL*
La Femme de ménage	*Marguerite BALZA*
Un Docteur	*Jacques DICHAMP*
Un Photographe	*J.-J. BRICAIRE*
Loulou	*René LACOURT*

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1955 by Jean-Pierre CONTY.

Supplément au n° 420 de « France-Illustration—Le Monde Illustré »

PROLOGUE

Devant le rideau. Un homme est affalé sur une chaise, la tête en avant. Constant le tire par les cheveux pour l'obliger à le regarder.

CONSTANT. — Où étais-tu hier matin à quatre heures?

LE MALFAITEUR. — Ça fait cent fois que vous me demandez ça!

FRANCIS. — A Vincennes, hein?

CONSTANT. — C'est ce que tu as dit.

LE MALFAITEUR. — Non. A Pigalle.

FRANCIS. — Comment il s'appelle, ton copain?

LE MALFAITEUR. — J'étais seul.

CONSTANT. — C'est faux!

FRANCIS. — T'as pris le métro pour rentrer?

LE MALFAITEUR. — Oui.

CONSTANT. — A quatre heures du matin?

LE MALFAITEUR. — J'ai attendu...

FRANCIS. — Où ça?

LE MALFAITEUR. — En me baladant.

CONSTANT. — Tu mens.

FRANCIS. — Il pleuvait?

LE MALFAITEUR. — Non, il pleuvait pas.

CONSTANT. — Pourquoi tu étais couvert de boue?

FRANCIS. — C'est une voiture qui t'a éclaboussé?

LE MALFAITEUR. — Oui.

FRANCIS. — Donc, il pleuvait?

LE MALFAITEUR. — Je ne sais pas.

CONSTANT. — Tu avoues que tu as menti?

FRANCIS. — Tu n'étais pas à Pigalle.

CONSTANT. — Tu étais à Vincennes, sur la route.

LE MALFAITEUR. — Non.

FRANCIS. — Tu es descendu au métro Château de Vincennes.

CONSTANT. — Tu as suivi la femme.

LE MALFAITEUR. — Non.

FRANCIS. — Si. Tu as marché derrière elle.

CONSTANT. — Quand tu es sorti du bois, tu était seul?

FRANCIS. — Où avait passé la femme?

LE MALFAITEUR. — J'en sais rien.

CONSTANT. — Elle n'était plus avec toi?

LE MALFAITEUR. — Non.

FRANCIS. — Donc tu l'as quittée.

LE MALFAITEUR. — Oui.

CONSTANT. — Tu n'avais pas pris son sac?

LE MALFAITEUR. — Non.

FRANCIS. — Ni son appareil photo?

LE MALFAITEUR. — Non.

CONSTANT. — Tu es sûr?

LE MALFAITEUR. — Oui.

FRANCIS. — C'est faux! Tu as pris l'appareil et tu l'as jeté.

LE MALFAITEUR. — Non.

CONSTANT. — On l'a retrouvé dans le bois.

FRANCIS. — Donc, tu l'avais jeté.

LE MALFAITEUR. — Non.

CONSTANT. — C'est toi ou quelqu'un d'autre?

FRANCIS. — Tiens, le voici l'appareil!

CONSTANT. — Tu le reconnais?

LE MALFAITEUR. — Non.

FRANCIS. — Regarde-le bien...

CONSTANT. — C'est l'appareil que tu as jeté?

LE MALFAITEUR. — Non.

FRANCIS. — Si.

LE MALFAITEUR. — Non.

CONSTANT. — Tu es sûr?

LE MALFAITEUR. — Oui.

Silence.

CONSTANT. — Donc, tu as vu l'appareil de la femme, puisque tu sais que ce n'est pas celui-là...

LE MALFAITEUR. — Oui.

FRANCIS. — Donc, tu étais avec la femme.

CONSTANT. — Donc, tu as été à Vincennes.

FRANCIS. — Tu as suivi la femme dans le bois.

CONSTANT. — Donc, c'est toi qui as fait le coup!

LE MALFAITEUR. — Oui, oui... Assez! Assez! Assez!

CONSTANT. — Avec quoi tu l'as étranglée?

LE MALFAITEUR. — Avec un foulard.

CONSTANT. — Eh bien! si tu avais commencé par là, il y a longtemps que tu serais en train de ronfler!

FRANCIS — Et nous aussi!

LE MALFAITEUR. — Donnez-moi à boire...

FRANCIS. — Viens!

CONSTANT. — Ouf! Une affaire de terminée!

Les inspecteurs emmènent l'homme.

FRANCIS. — A la prochaine!

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Chez Ferreaud, la nuit. Sonnerie de la porte d'entrée. Ferreaud apparaît à gauche, revient sur ses pas et traverse le salon tout en armant son revolver.

FERREAUD. — C'est toi, Geneviève?

VOIX DE GENEVIÈVE. — C'est moi. Ouvre vite!

Geneviève entre rapidement. A peine entrée, elle se retourne et se jette dans les bras de son amant. Ils restent enlacés un instant.

Ferreaud se dégage pour scruter le visage de Geneviève dont il garde les bras emprisonnés dans ses mains. On la sent nerveuse, exaltée.

GENEVIÈVE. — Pierre... mon chéri!

Cette attitude met le comble à l'appréhension de Ferreaud; il l'écarte, pour mieux l'examiner de la tête aux pieds.

FERREAUD, *angoissé et suppliant.* — Qu'est-ce qui t'arrive?

Mouvement de tête de Geneviève, qui peut signifier « non » ou « pas tout de suite ». A nouveau, elle regarde vers la fenêtre.

GENEVIÈVE. — Ferme les rideaux. Il ne faut pas que l'on voie de la lumière chez toi.

FERREAUD, *allant vers la fenêtre.* — Pourquoi?

GENEVIÈVE. — Quel désordre, ici! On dirait!...

FERREAUD. — On a fouillé l'appartement en mon absence.

GENEVIÈVE. — Quelqu'un s'est introduit chez toi?

FERREAUD. — Tu vois l'état où j'ai trouvé les choses en rentrant... Mais parlons de toi!

GENEVIÈVE. — Ferme les rideaux, je t'en prie...

FERREAUD, *fermant les rideaux.* — Quelqu'un t'a suivie?

GENEVIÈVE. — Non. Je ne veux pas que l'on sache que tu t'es levé. On pourrait se douter de ma venue et tu aurais des ennuis.

FERREAUD. — Je ne comprends pas... Explique-toi!

GENEVIÈVE, *regardant autour d'elle.* — Pierre, ne me demande rien, serre-moi dans tes bras!

FERREAUD. — Comment as-tu réussi à t'échapper à une heure pareille?

GENEVIÈVE. — Ne me demande rien...

FERREAUD, *élevant la voix.* — Parle! Je t'en prie!... Ton mari n'est pas à Paris, en ce moment? Si? *(Pas de réponse.)*... Pourquoi tout ce mystère? Il a découvert quelque chose?

GENEVIÈVE, *à voix basse.* — Oui.

FERREAUD, *s'animant.* — Et alors?... Réponds-moi!

GENEVIÈVE, *dans un souffle.* — Je l'ai tué...

Silence.

FERREAUD. — Tu as tué ton mari?... Oh non! Ce n'est pas possible! *(Un temps.)* Ce n'est vrai? *(Un temps, puis dans un gémissement de désespoir :)* Mais pourquoi?... *(Nouveau soupir.)* Je n'arrive pas à y croire... Comment cela s'est-il passé?

GENEVIÈVE, *s'animant soudain.* — Ah! Je n'aurais pas dû venir! Tu ne peux pas comprendre! Il faut avoir vécu mes nuits atroces... Je n'en pouvais plus! J'étais à bout de nerfs, de résistance, de tout...

FERREAUD. — Il fallait me laisser le voir. M'expliquer avec lui.

GENEVIÈVE. — Toi? Il n'avait qu'une idée fixe : t'abattre! Te descendre, comme il disait! Crois-moi, c'était lui ou toi!

FERREAUD. — Cela s'est passé quand, exactement?

GENEVIÈVE. — Pierre! Epargne-moi tes questions... Protège-moi! Je ne veux plus penser à rien...

Il la serre contre lui un instant, en silence.

FERREAUD. — Calme-toi, Geneviève!... Dis-moi : comment ton mari avait-il appris?...

GENEVIÈVE. — Il y a longtemps qu'il soupçonnait la vérité. Mais il n'avait aucune preuve. Alors, il essayait de me faire avouer. Avec un acharnement! Tous les soirs, les mêmes scènes recommençaient. J'en devenais folle! Cette nuit, il m'a menacée vingt fois de son revolver... Tantôt, il voulait me tuer; tantôt, il parlait de venir ici te supprimer. Tu comprends?... Et puis il changeait de tactique : il cherchait à me persuader de rompre. Et moi, je tentais de nier. La fatigue m'anéantissait. J'avais l'impression d'être sur une roue et de tourner inlassablement, de tourner, tourner... Injures, prières, reproches, et de nouveau, reproches, prières, injures...

FERREAUD. — Pourquoi m'as-tu caché?...

GENEVIÈVE, *se levant.* — A la fin, je lui ai crié : « Tire, tire, mais tire donc! Tue-moi! » Je préférais en finir... Il a jeté le revolver sur le lit. Il paraissait calmé. Et puis, tout a recommencé! Je ne le suivais même plus dans ses divagations! Je vacillais d'épuisement...

FERREAUD. — Mon pauvre petit!

GENEVIÈVE. — Tout à coup, je le vois se ruer sur moi en hurlant, les mains en avant... J'ai pris le revolver qui se trouvait à portée de ma main et... C'est trop affreux!. Ne m'oblige pas à te donner des détails...

FERREAUD. — Pourquoi ne m'as-tu pas écouté? Pourquoi n'es-tu pas venue t'installer chez moi?

GENEVIÈVE. — Et les convenances? Et le monde? Et puis, Jacques avait tellement d'ennuis!

FERREAUD. — Nous ne sommes pas responsables de ses traites protestées, de son découvert en banque, de ses malhonnêtetés!

GENEVIÈVE. — Pierre, je suis venue te dire adieu... Je vais attendre que le jour se lève, et j'irai me livrer à la police.

Silence.

FERREAUD. — C'est trop injuste!

GENEVIÈVE. — Si tu savais comme tout m'est indifférent!

FERREAUD. — J'aurais dû t'obliger à le quitter. En six mois, tu pouvais obtenir le divorce...

GENEVIÈVE. — Le seul mot de divorce rendait Jacques fou furieux! Tu ne soupçonnes pas de quoi il était capable...

FERREAUD. — Pourquoi voulait-il te garder, puisqu'il t'accusait d'être la cause de tous ses malheurs!

GENEVIÈVE. — Pour me garder! Pour me répéter qu'il était trop tard. Jacques était un monstre de faiblesse; tous nos revers venaient de là. Il n'avait besoin de moi que pour me charger de ses fautes.

FERREAUD. — Tu n'es pas responsable de ses traites protestées, de ses découverts en banque, de ses malhonnêtetés.

GENEVIÈVE. — Quand je le suppliais de me rendre la liberté, il me traitait comme une femme de rien qui abandonne son mari après l'avoir ruiné... Chaque jour, il devenait plus violent! *(Pleurant :)* Tu n'imagines pas ce qu'il m'a fait endurer... Va! On peut me mettre en prison, je souffrirai moins que je n'ai souffert pendant ces derniers mois!

FERREAUD, *dans un cri.* — Et moi, Geneviève? Tu peux admettre que je vive sans toi?

GENEVIÈVE, *lasse.* — On me relâchera peut-être dans quelques années?...

FERREAUD. — Quelques années! Mais une séparation de quarante-huit heures m'est intolérable.

GENEVIÈVE. — Oublie-moi! Il le faudra bien.

FERREAUD. — On dirait que tu ne sais pas ce que tu représentes pour moi! Quand je t'ai rencontrée, j'ai été comme... ébloui. La première fois que tu es venue ici, je t'ai regardée... avec méfiance, comme on regarde une apparition insolite. Je n'osais pas en croire mes yeux... Je te vois encore enlever ton chapeau. Tu étais radieuse, et, moi, je suis resté cloué sur place à te regarder, à t'écouter. J'entends encore ton rire heureux... Ah! Geneviève, je ne peux plus aimer que toi! Ce serait monstrueux que, même après sa mort, ton mari nous sépare... Il y a certainement une autre issue... J'ai l'impression que chaque minute qui s'écoule nous prive d'une chance de te sauver... Réfléchissons... Rien ne peut être découvert chez toi avant huit ou neuf heures du matin?

GENEVIÈVE. — D'habitude, Aline vient nous réveiller vers neuf heures.

FERREAUD. — Est-il possible qu'elle ait entendu le coup de feu?

GENEVIÈVE. — Non. Elle était sortie.

FERREAUD. — Donc, nous disposons de six heures pour tenter quelque chose.

GENEVIÈVE, *amère.* — Jamais nous n'avons eu tant d'heures à nous... *(Elle se blottit contre lui.)* Je me sens si bien près de toi! J'oublie les machinations de Jacques... Pas un soir je ne m'endormais sans cette pensée : « A cet instant même, il trame quelque chose d'effroyable contre nous. »

FERREAUD. — Encore si la Justice était compréhensive!... Mais voilà! On ne sait jamais à quoi l'on s'expose!

GENEVIÈVE. — Me vois-tu prenant la fuite?...

FERREAUD. — Fuir n'est pas une solution.

GENEVIÈVE. — Si Jacques avait suivi sa première impulsion! Si seulement il était parti, comme il l'avait décidé, pour me rendre ma liberté!

FERREAUD. — Ta liberté? Comment cela?

GENEVIÈVE. — Oui, c'est vrai, je ne te l'avais pas dit! Un soir, en rentrant, j'ai trouvé un mot d'adieu sur sa table de travail. Il reconnaissait que notre existence n'était plus possible et qu'il valait mieux nous séparer. Il m'assurait que je ne le verrais plus. Deux heures après il était de retour. *(Ferreaud a un grognement de contrariété involontaire.)* Et il exigeait que je m'engage à ne plus te revoir. Sinon...

Silence.

FERREAUD. — Dis-moi, as-tu la certitude qu'il est mort? Même en pleine poitrine, une balle... *(Geste affirmatif de Geneviève. Silence.)* ... Alors, il faut utiliser cette lettre!

GENEVIÈVE. — Comment cela?

FERREAUD. — Il faut la retrouver à tout prix! Ce mot d'adieu peut nous servir en faisant croire au suicide.

GENEVIÈVE, *qui semblait perdue dans ses réflexions.* — Je ne comprend pas.

FERREAUD. — Où est ce billet?

GENEVIÈVE. — Ma foi, je n'en sais rien!

FERREAUD. — Qu'en as-tu fait? Tu ne l'as pas laissé sur la table?

GENEVIÈVE, *réfléchissant.* — Non... J'ai dû le mettre de côté.

FERREAUD. — Oh! Tâche de t'en souvenir! Fais un effort. Il faut tout essayer avant de t'avouer vaincu... Au moment où tu l'as trouvé, tu venais du dehors. Le bureau de ton mari se trouve au rez-de-chaussée. Tu as dû monter dans ta chambre pour te changer ou déposer ton sac?

GENEVIÈVE. — Sans doute. Ces détails m'échappent. Encore une fois...

FERREAUD, *poursuivant.* — Il est probable que tu as mis la lettre dans ton sac...

GENEVIÈVE. — Oui.

FERREAUD. — C'était le meilleur moyen de t'empêcher de traîner.

GENEVIÈVE. — Mon Dieu, comme je voudrais ne plus entendre parler de rien!

FERREAUD. — Donne-moi ton sac!

GENEVIÈVE, *excédée.* — Voilà!

FERREAUD, — Tu permets?

GENEVIÈVE. — Tout ce que tu veux!

FERREAUD. — Tu as tellement de choses, là-dedans! Tiens, je vais le vider, ce sera plus simple!... Je ne vois rien...

GENEVIÈVE. — Il y a une poche intérieure.

FERREAUD. — Qu'est-ce que c'est que ça? *(Il ouvre une enveloppe.)* Une invitation!... Ah! voici une lettre!

GENEVIÈVE. — C'est un mot de maman.

FERREAUD. — Et ça? *(Lisant :)* « Pour Geneviève... »

GENEVIÈVE. — C'est ça.

FERREAUD. — Tu permets que je lise? *(Rapidement, à demi bredouillé:)* « Ma chère Geneviève, je ne peux plus supporter l'existence que nous menons. Ma seule faute sera de n'avoir pas su me faire aimer de toi. C'est pourquoi je te rends ta liberté. Pardonne-moi. Adieu, Jacques. » *(Un silence. Ferreaud, sur un autre ton, détachant certains mots:)*... « Supporter l'existence que nous menons... Pardonne-moi... Adieu... » *(Il parcourt à nouveau la lettre des yeux.)* Il n'y a pas de date. Chaque mot peut justifier un acte de désespoir... Qu'en penses-tu?

GENEVIÈVE. — Il y a le revolver...

FERREAUD. — Il suffit d'en effacer les empreintes et de mettre les... siennes. Qu'en dis-tu? D'autant plus que tu as pour ainsi dire tiré à bout portant!

GENEVIÈVE. — Je ne me souviens pas très bien...

FERREAUD. — Cela ressort du récit que tu m'as fait. Donc, pas de risques de ce côté.

GENEVIÈVE. — A quoi bon?

FERREAUD. — Ecoute-moi, ma chérie... Je te comprends très bien... Tu voudrais ne plus penser à cette chose atroce qui t'est arrivée... Seulement, tu ne prends pas du tout le chemin qui mène à la tranquillité! Ne t'imagine pas que la police te laissera en paix, même si tu reconnais tout ce qu'ils voudront te faire admettre. Ils te harcèleront des jours entiers, des nuits entières. L'information durera des semaines, l'instruction se prolongera pendant des mois. Et, au bout de deux ans, ce sera le procès, les Assises... tout recommencera.

GENEVIÈVE. — Ah! Pourquoi Jacques n'a-t-il pas tiré! Ce serait fini! Je n'en peux plus...

FERREAUD. — C'est parce que je veux que cela finisse, que je cherche une solution! Ce que je propose n'est pas très beau. Mais à quoi bon te dénoncer, t'accuser? Cela ne ressuscitera pas ton mari! Le reste est affaire entre ta conscience et toi. La police n'a que faire de la vérité. Elle n'a besoin que d'un coupable. D'ailleurs, je ne suis pas tellement sûr qu'en écrivant ces lignes, ton mari ne pensait pas à la mort...

GENEVIÈVE. — Tu dis cela pour atténuer mes remords...

FERREAUD. — En tout cas, c'est la seule façon de nous en sortir. Ecoute, Geneviève : tu vas retourner chez toi avec cette lettre. Tu vas la mettre en évidence...

GENEVIÈVE. — Tu ne sais pas ce que tu me demandes! Retourner là-bas... *(Dans un cri :)* Non, jamais! Je ne pourrais pas. Autant mourir. Laisse-moi partir! *(Elle se lève. Il veut la faire rasseoir.)* Tu me tortures... Adieu!

FERREAUD. — Ma petite Geneviève! Je t'en supplie... Un peu de courage! Bientôt, il sera trop tard!

GENEVIÈVE — Toujours ce mot!

FERREAUD, *angoissé.* — Dans deux heures, il fera jour. Des gens circuleront dans toutes les rues...

GENEVIÈVE. — Je ne peux pas!

FERREAUD. — Fais-le pour moi! Tu es tout ce que j'ai au monde. Tu n'as pas le droit de te perdre toi-même et de m'enlever ma raison de vivre...

GENEVIÈVE, *avec peine.* — Soit! Je vais essayer... pour toi.

FERREAUD, *remettant la lettre dans le sac de Geneviève.* — Je vais te conduire en voiture.

Geneviève se lève et se dirige vers la fenêtre. Elle soulève le rideau. Dehors, il ne fait plus noir, mais gris. Elle jette un coup d'œil machinal dans la rue, et, soudain, tressaille...

GENEVIÈVE, *d'une voix angoissée, tenant le rideau ouvert.* — Pierre, regarde! Il y a quelqu'un en bas, qui a l'air d'attendre... Je jurerais qu'il surveille ta fenêtre! *(Ferreaud s'approche. Elle referme les rideaux hermétiquement et se tourne vers lui.)* Je ne veux pas que tu sortes! J'ai peur. C'est trop dangereux!

Ferreaud écarte le rideau malgré elle, et regarde.

FERREAUD. — Je ne vois personne...

GENEVIÈVE, *regardant à son tour.* — Il a disparu...

FERREAUD. — Bah! c'était un cheminot. A cette heure, il en passe beaucoup; ils vont à la gare des Batignolles.

GENEVIÈVE. — Non! Cet homme était immobile. Et puis, comment aurait-il disparu si vite?

FERREAUD. — Je sais ce que tu penses.

GENEVIÈVE. — Et tu penses la même chose.

Cet homme, c'est celui qui, cette nuit, s'est introduit chez toi.

FERREAUD. — Possible.

GENEVIÈVE. — Il te guette... Peut-être n'est-il pas seul!

FERREAUD. — Sois tranquille! Si on m'attaque, je ne serai pas pris au dépourvu! *(Il tire son automatique et le montre à Geneviève.)* Et j'ai appris à m'en servir. *(Remettant l'arme dans sa poche :)* Je l'ai armé tout à l'heure quand tu as sonné. Ça été un réflexe. Tu vois, je suis prudent!

GENEVIÈVE. — Cet individu?

FERREAUD. — Tu sais bien que l'ex-associé de mon père m'envoie des lettres de menaces. Il prétend avoir été dépouillé par le rachat des parts. En dehors de lui... et de ton mari, je ne vois pas qui pourrait m'en vouloir à ce point... Je m'habille, et nous partons!

GENEVIÈVE. — Que fait-il maintenant, cet ancien associé?

FERREAUD. — Il bricole du côté de la porte de Saint-Ouen. Je crois qu'il est devenu plus ou moins clochard... Je m'habille et nous partons.

Il passe dans la pièce voisine. Silence.

GENEVIÈVE. — Pierre... Je ne me sens pas très bien...

VOIX DE FERREAUD. — Prends un peu de cognac! *(Elle regarde autour d'elle d'un air égaré.)* Tu sais... dans le petit meuble. *(Geneviève se dirige vers la porte condamnée par une tenture, et s'arrête indécise.)* Tu as trouvé? *(Elle demeure immobile un instant et tombe.)* Geneviève! Ma chérie! *(Il accourt :)* Mon Dieu!

Il la relève, la porte sur un Récamier, l'étend.

GENEVIÈVE. — Ce n'était qu'un étourdissement... Rassure-toi. Cela va déjà mieux.

FERREAUD, *avec désespoir.* — Tu n'es pas en état de faire deux pas!

GENEVIÈVE. — Je peux toujours essayer...

FERREAUD, *découragé.* — Non. Ce serait perdu d'avance. *(Décidé :)* Il ne s'agit pas seulement de déposer la lettre, mais de penser à tout. Chaque détail a son importance... Je vais aller moi-même là-bas! Donne-moi la lettre!

GENEVIÈVE. — Je refuse. C'est trop dangereux!

FERREAUD. — Pas encore.

GENEVIÈVE. — On pourrait te voir. Et, plus tard, te soupçonner.

FERREAUD. — J'aime encore mieux être soupçonné que de te voir accusée. Et puis, à cette heure, je ne rencontrerai personne. *(Elevant la voix pour se donner du courage :)* Ma décision est prise. J'y vais! Donne-moi cette lettre. Si nous manquons de courage à cette minute, il nous en faudra pendant des années! Viens, Geneviève! Prends mon bras, Je t'accompagne jusque chez ta mère.

Ferreaud reprend la lettre dans le sac de Geneviève.

GENEVIÈVE. — Chez maman? A cette heure? Tu n'y penses pas!

FERREAUD. — Il le faut! En voiture, nous en aurons pour vingt minutes.

GENEVIÈVE. — Que va-t-elle dire? Et moi, surtout, que vais-je lui dire?

FERREAUD. — Tu tui diras que tu t'es disputée avec ton mari. Demain, elle te fera entendre raison et tu te laisseras convaincre de rentrer chez toi.

GENEVIÈVE. — Et si j'allais à l'hôtel?

FERREAUD. — La police vérifiera l'heure exacte de ton arrivée. Tu n'auras plus d'alibi!

GENEVIÈVE. — Avec maman aussi, elle connaîtra l'heure de mon arrivée...

FERREAUD. — Il faut que ta mère affirme que tu es venue chez elle avant minuit.

GENEVIÈVE. — Ça!

FERREAUD, *insistant.* — C'est indispensable. A cette seule condition, tu auras un alibi parfait.

GENEVIÈVE. — Maman voudra savoir... pourquoi j'ai voulu qu'elle mente à la police.

FERREAUD. — Dis-lui une partie de la vérité; qu'avant d'aller chez elle, tu es passée chez moi... Elle comprendra que tu tiens à cacher ... ce détour.

GENEVIÈVE. — Lui révéler une chose pareille! J'aimerais mille fois mieux avouer... tout le reste!

FERREAUD. — Si nous persuadons la police qu'il s'agit d'un suicide, elle ne s'inquiétera pas outre mesure de ces détails.

GENEVIÈVE. — Pierre... j'ai peur! J'ai peur pour toi!

FERREAUD. — Avec la lettre et les empreintes sur l'arme, il n'y a rien à craindre ni pour toi ni pour moi. Aucun policier du monde ne se doutera de la vérité! Même s'il conçoit un soupçon, il ne pourra jamais l'étayer sur la moindre preuve... A condition de faire vite! J'allais oublier : donne-moi la clé.

GENEVIÈVE. — Avant de nous séparer, Pierre, souviens-toi de ceci : je t'aime. J'ai droit à ta confiance... *(Ils s'embrassent.)* J'espère que tu seras bientôt de retour ici... Je t'appellerai de chez maman. Mais toi, ne téléphone pas. C'est plus prudent. Attends mon appel.

FERREAUD. — Entendu.

GENEVIÈVE. — Jure-le-moi...

FERREAUD. — Mais c'est tout naturel! Pourquoi n'attendrais-je pas ton appel?

GENEVIÈVE. — Je suis angoissée... Tu ne peux pas comprendre...

FERREAUD. — Tout se passera bien, tu verras... Surtout ne bouge pas avant demain matin.

GENEVIÈVE, *dans un cri, comme si elle allait dire quelque chose.* — Pierre!... *(Se ravisant :)* Jure-moi que tu m'aimeras toujours... que tu ne douteras jamais de mon amour... quoi qu'il arrive.

FERREAUD. — Je te le jure. Partons vite!

NOIR

DEUXIÈME TABLEAU

Une chambre à coucher de style. Entre le lit et la fenêtre, face contre terre, est étendu le corps de Jacques de Vauquelin. Il tient dans sa main un revolver. Sur le lit, une enveloppe est en évidence. Tout à fait à gauche, un plateau de petit déjeuner posé sur une table ronde. Aline entre rapidement par la porte de gauche, suivie de Constant et du médecin légiste. L'inspecteur porte une mallette; le médecin, une trousse. Aline s'arrête à l'entrée de la pièce et montre du doigt le cadavre.

ALINE, *d'une voix blanche.* — Là!... Regardez! C'est horrible...

Le médecin et Constant s'approchent du corps. Constant dépose sa mallette au pied du lit. Le médecin se penche et se livre à divers attouchements.

LE MÉDECIN, *agenouillé.* — Déjà rigide. Aucun doute. La mort remonte à plusieurs heures.

Il retourne le corps.

CONSTANT. — Dans ce cas, mieux vaudrait ne pas y toucher avant l'arrivée du commissaire.

LE MÉDECIN. — Ça m'a tout l'air d'un suicide... *(Il se penche davantage.)* On voit nettement que le tissu est brûlé au point d'impact de la balle. Le coup a été tiré à bout portant.

Aline garde une attitude horrifiée et n'ose s'approcher.

CONSTANT, *à Aline.* — Allons! Remettez-vous, mademoiselle!

ALINE. — C'est affreux! *(Elle pleure.)* On ne peut pas y croire...

CONSTANT. — Si vous en aviez vu autant que moi! Et encore, celui-ci... *(Après avoir posé sa main sur l'épaule d'Aline pour la réconforter, Constant s'approche du lit et examine l'enveloppe, sort la lettre, la parcourt, remet le tout en place. A Aline :)* Ça ira mieux dans un instant! Vous aviez remarqué cette enveloppe?

ALINE, *égarée.* — Pardon? Oui. C'est la première chose qui m'a frappée, avant... que je ne découvre le...

On distingue une rumeur devant la porte de gauche. On distingue vaguement les mots : « Laissez-moi passer. Voici ma carte de presse. »

CONSTANT, *entrebâillant la porte.* — Non, personne n'entrera avant l'arrivée du commissaire.

LE MÉDECIN, *à Aline.* — Il faudrait songer à prévenir la famille. Ce monsieur de... rappelez-moi son nom...

ALINE. — Vauquelin. Jacques de Vauquelin.

LE MÉDECIN. — Oui. Il est marié, je suppose? Il ne vit pas séparé de sa femme?

ALINE. — Non. Hier soir, Madame était là, comme d'habitude. Je l'ai vue entrer dans la chambre.

CONSTANT. — Quelle heure était-il?

ALINE. — Dix heures, monsieur.

CONSTANT. — Lui arrivait-il de ne pas coucher ici?

ALINE. — Oui, ces derniers temps, quand Monsieur était en voyage, Madame passait la nuit chez sa mère, à Neuilly.

CONSTANT. — Il y a le téléphone, là-bas?

ALINE. — Oui, monsieur.

CONSTANT. — On ne peut pas annoncer ça par téléphone!

LE MÉDECIN. — On peut toujours préparer le terrain.

CONSTANT. — Vous avez le numéro?

ALINE, *s'approchant du médecin.* — Il est sur le carnet, dans le tiroir. Je le savais par cœur mais...

Elle consulte le carnet.

LE MÉDECIN. — Mieux vaut que ce soit vous qui la demandiez.

ALINE, *tout en formant sans hâte le numéro.* — Si c'est Madame elle-même qui décroche, que vais-je lui dire?

LE MÉDECIN. — Dites-lui simplement : « Je vous passe le docteur Destours. »

ALINE. — « Allô! Madame Bodard? » *(Bas:)* C'est la dame de compagnie... *(Haut :)* « C'est Aline à l'appareil. Mme de Vauquelin est-elle là? Je voudrais lui passer une communication... Ah bon!... Savez-vous où je pourrais la joindre?... Non, ce n'est pas la peine de déranger Madame... Oui... Merci, bonjour, madame! » *(Elle raccroche :)* Mme de Vauquelin n'est plus chez sa mère. Qu'allons-nous faire? Il faut l'empêcher de venir ici!

CONSTANT. — Qu'en pensez-vous, docteur?

LE MÉDECIN. — Tôt ou tard, n'est-ce pas?...

ALINE. — J'aimerais bien être ailleurs!

LE MÉDECIN. — Ne vous en faites pas, je lui parlerai. J'ai l'habitude.

CONSTANT. — Et les journalistes qui attendent devant la porte?

LE MÉDECIN. — Allez leur dire un mot.

CONSTANT. — Oui, ça vaudra mieux.

Il sort par la porte de gauche. Celle-ci se rouvre brutalement, et Bernu pénètre en coup de vent.

LE MÉDECIN. — Bonjour, commissaire!

BERNU. — Comment allez-vous?

LE MÉDECIN. — Pas mal. Et chez vous?

BERNU. — M'en parlez pas! *(Regardant le cadavre :)* C'est la série noire : tous les gosses ont le rhume de cerveau, l'un après l'autre! Et maintenant ça me gagne. Rien de plus déprimant! *(Il enlève son chapeau, le jette sur le lit, d'où Aline l'enlève immédiatement. Il s'approche du corps et le regarde d'un air pensif.)* Vous l'avez retourné?

LE MÉDECIN. — Oui.

BERNU, *maugréant, après une minute d'examen silencieux.* — Curieux!

LE MÉDECIN. — Vous trouvez?

BERNU. — Cette façon de se tirer une balle dans le diaphragme! C'est contraire à tous les usages.

LE MÉDECIN. — J'ai connu plusieurs cas...

BERNU. — Moi, pas. Tous mes suicides au revolver, c'était la balle dans la tempe ou dans la bouche.

LE MÉDECIN. — Pourtant, ce n'est pas plus sûr.

BERNU. — Allez faire comprendre ça aux gens!

Constant revient par la porte de gauche.

LE MÉDECIN, *à Bernu.* — Il y a une lettre, vous avez vu?

BERNU. — J'ai vu. *(Sans aucune hâte et sans témoigner la moindre curiosité, Bernu contourne le lit pour prendre l'enveloppe. Lisant rapidement la lettre:)* Hum! *(A Aline:)* C'est vous qui avez découvert le corps?

ALINE. — Oui, monsieur.

BERNU, *regardant le plateau.* — En apportant le petit déjeuner... pour deux personnes. Où est l'autre personne?

ALINE. — Madame va rentrer d'un instant à l'autre.

BERNU. — Ainsi, vous ne saviez pas qu'elle passerait la nuit dehors? C'est vous qui avez fait le lit?

ALINE. — Hier matin, oui.

BERNU. — A votre avis, il n'a pas été refait depuis?

ALINE, *regardant.* — Je ne crois pas.

BERNU. — Vous en avez terminé, docteur?

LE MÉDECIN. — En attendant l'autopsie, oui.

BERNU. — Est-ce que la mort a été instantanée?

LE MÉDECIN. — Je vous dirai ça après-demain.

BERNU, *cherchant des traces de sang.* — Il n'a pas l'air d'avoir bougé.

Au cours de ces dernières répliques, Aline s'est assise, et Constant la réconforte à voix basse.

LE MÉDECIN. — L'agonie dure souvent des heures sans qu'ils remuent.

ALINE. — Est-ce que je peux me retirer?

BERNU. — Non, restez là.

LE MÉDECIN, *qui a pris des notes sur son carnet.* — Si vous n'avez plus besoin de moi, monsieur le Commissaire? *(Il lui tend la main :)* J'ai d'autres clients qui m'attendent. Façon de parler...

BERNU. — Au revoir, docteur!

LE MÉDECIN. — A bientôt!

BERNU. — Dites-moi, mademoiselle, je ne trouve pas de quoi écrire dans cette chambre!

ALINE. — Il y a du papier à lettre dans le boudoir de Madame à côté.

BERNU. — Allez donc me le chercher! Ou plutôt... attendez, je vous suis.

TROISIÈME TABLEAU

Chez Ferreaud. La femme de ménage met de l'ordre et fouille dans les tiroirs. On frappe à la porte. Elle quitte son travail de mauvaise grâce. On frappe encore. Elle entrouvre la porte.

LA FEMME DE MÉNAGE, *avec hargne.* — M. Ferreaud n'est pas là! *(Geneviève entre tout de même.)* Je vous dis...

GENEVIÈVE. — Mais quand est-il parti?

LA FEMME DE MÉNAGE. — J'en sais rien! En tout cas, il y a un bout de temps... Paraît que le téléphone a sonné toute la nuit.

GENEVIÈVE. — A quelle heure arrivez-vous?

LA FEMME DE MÉNAGE. — Vers les huit heures. Qu'est-ce que les locataires m'ont cassé! Les voisins se sont plaints du téléphone.

GENEVIÈVE, *gênée.* — Ah... oui?

LA FEMME DE MÉNAGE. — Et dring... dring... depuis quatre heures du matin!

GENEVIÈVE. — Vous n'y êtes pour rien...

LA FEMME DE MÉNAGE. — Les gens sont pas raisonnables. Quand ça répond pas, c'est qu'y a personne! *(Geneviève a un geste évasif.)* Ou bien la personne ne veut pas répondre. Alors pas la peine d'insister!

GENEVIÈVE, *pensive.* — Bien sûr...

LA FEMME DE MÉNAGE. — Et puis, attendez c'est pas tout! Quand ça a été fini avec le téléphone, quelqu'un est venu frapper à la porte Et boum... et boum! J'vous jure, y en a qui comprennent pas vite! Et ça reprenait une demi-heure après, et boum, et boum!

GENEVIÈVE, *impatientée.* — Mais enfin M. Ferreaud n'a tout de même pas disparu sans laisser de trace!

Brusquement, la femme de ménage se tourne vers Geneviève d'un air soupçonneux, car elle vient seulement de comprendre que c'est Mme Vauquelin qui a sonné et frappé.

LA FEMME DE MÉNAGE. — Qu'est-ce qui vous dit qu'il a disparu? Il a découché, c'est tout. Ça serait pas la première fois.

GENEVIÈVE. — ... Permettez que je donne un coup de fil. *(Tout en parlant, elle forme le numéro.)* Je vais l'appeler à son bureau.

Pendant que la femme de ménage parle Geneviève garde l'écouteur collé à son oreille.

LA FEMME DE MÉNAGE. — C'est bizarre... j'ai jamais vu un pareil b... dans l'appartement Y a des lettres par terre. Et puis, les tiroirs faut voir!

GENEVIÈVE. — Le bureau ne répond pas non plus...

LA FEMME DE MÉNAGE. — Pas encore l'heure

GENEVIÈVE. — Pierre... *(Se reprenant :)* M. Ferreaud se met parfois au travail dès hui

heures, lorsqu'il se réveille tôt... *(Elle écoute encore.)* Il n'est pas à son bureau... *(Elle raccroche.)* Si vous le voyez dites-lui que je rentre chez moi. *(Une idée lui vient.)* A moins que...

Son visage prend une expression horrifiée et, à la vive consternation de la femme de ménage, elle s'enfuit.

LA FEMME DE MÉNAGE. — Y a tout de même quelque chose de pas catholique!

QUATRIÈME TABLEAU

Chez de Vauquelin. Aline entre avec Bernu qui tient à la main un portefeuille de papier à lettres. Remue-ménage dehors.

CONSTANT. — Ces journalistes! Pas moyen de s'en dépêtrer.

BERNU, *dépliant une feuille.* — Ce n'est pas ce papier-là qui a servi. *(Montrant le lit à Constant :)* Faites voir! *(Constant prend l'enveloppe sur le lit, l'ouvre et tend la lettre à Bernu. Bernu pose le portefeuille sur la table ronde et prend la feuille des mains de Constant.)* Regardez! Cette feuille a été détachée d'un bloc; j'aimerais retrouver ce bloc.

ALINE. — Il se trouve sans doute dans le bureau de Monsieur, au rez-de-caussée.

BERNU. — Eh bien! soyez aimable, allez me le chercher.

ALINE, *sortant par la porte de gauche.* — Entendu, monsieur.

CONSTANT. — Qu'est-ce que vous en pensez, chef?

BERNU. — Vous auriez choisi cet endroit pour vous suicider, vous? Le dos à la fenêtre, pour tomber au pied du lit?

CONSTANT. — Moi, vous savez!

BERNU. — Il était tout de même plus confortable de s'étendre sur le lit, avant de tirer.

CONSTANT. — Le confort, là-dedans!

BERNU. — Il était tourné vers le lit. Un lit n'offre pas un spectacle tellement attrayant... à moins qu'il n'y ait quelqu'un dedans. *(Il cherche quelque chose des yeux, dans la pièce.)* Constant! Z'avez remarqué que cette enveloppe était froissée?

CONSTANT. — Si peu!

BERNU. — On dirait qu'elle a été transportée dans une poche...

CONSTANT. — Si elle a été écrite au rez-de-chaussée, cela se conçoit.

BERNU. — Pour monter un étage, on tient une lettre à la main.

CONSTANT. — Il n'est pas monté tout de suite après l'avoir écrite!

BERNU. — Possible! *(Revenant vers le cadavre:)* Et ses yeux? Vous avez vu ses yeux?

CONSTANT, *se penchant.* — Les prunelles sont toutes rétrécies.

BERNU. — Cela veut dire qu'au moment du décès, la pièce était fortement éclairée. Dans la pénombre, les pupilles se dilatent comme le diaphragme d'un appareil photographique.

CONSTANT. — Il s'est peut-être tué juste au lever du soleil?

BERNU. — Et par où le soleil aurait-il pénétré dans cette pièce?

CONSTANT. — Par la fenêtre.

BERNU. — En admettant que les rideaux soient restés ouverts toute la nuit. Pas vraisemblable. *(Aline revient par la porte de gauche, tenant un bloc de papier à lettres qu'elle remet à Bernu.)* Merci. *(Regardant et comparant :)* Ce doit être ça. Je vais emporter ce bloc. Une feuille blanche en dit souvent plus long qu'une lettre de dix pages.

On frappe à la porte.

CONSTANT, *entrebâillant la porte de gauche et se retournant.* — Voilà toute l'équipe du laboratoire...

BERNU. — Qu'ils attendent! Je n'ai pas fini. *(A Aline :)* Je vais vous demander un dernier service. Voulez-vous refaire, devant moi, tous les gestes que vous avez faits ce matin, en pénétrant dans cette chambre? C'est très important. Essayez de vous souvenir de tout, sans vous troubler.

ALINE. — Ma foi... Je suis entrée comme d'habitude, après avoir frappé deux petits coups.

BERNU. — Et vous avez été surprise de ne pas recevoir de réponse?

ALINE. — Non. Je frappais pour le cas où Madame aurait voulu me dire de ne pas entrer.

BERNU. — Bien.

ALINE. — D'habitude, Madame et Monsieur se réveillent lorsque je tire les rideaux.

BERNU. — Vous portiez ce plateau, je suppose. Alors, prenez-le, allez sur le palier, et refaites vos gestes habituels. *(Aline prend le plateau, sort, frappe deux coups, revient. Elle se dirige vers la table ronde, y dépose le plateau.)* Vous êtes donc passée à côté du lit sans remarquer qu'il n'était pas défait.

ALINE. — Je pose toujours le plateau sur la table ronde; ensuite, je vais ouvrir les rideaux. *(Elle marche vers la fenêtre, s'arrête :)* En arrivant, ici, je me suis rendue compte que le lit était vide. J'ai vu l'enveloppe aussi. Et c'est en m'approchant de la fenêtre seulement que j'ai aperçu le... corps.

BERNU. — L'avez-vous identifié tout de suite?

ALINE. — Non. J'ai d'abord ouvert les rideaux.

BERNU. — Vous êtes sûre que les rideaux étaient fermés?

ALINE. — Pour ça, oui. J'ai failli marcher sur le... en m'approchant de la fenêtre. Vous pensez si je m'en souviens!

BERNU. — Alors, Constant? Notre homme a les prunelles rétrécies comme s'il était mort en pleine lumière, sous un éclairage violent. Mais on a découvert son cadavre dans l'obscurité.

CONSTANT. — Il faut trouver la source lumineuse.

BERNU. — Je n'en vois qu'une : le lustre. Question : qui a éteint le lustre?

ALINE. — Certainement pas moi!

BERNU, *à Constant.* — Vous pouvez commencer à emballer. *(Constant prend une boîte dans sa mallette. Bernu se penche au-dessus du cadavre et ramasse le revolver.)* C'est un 6,35 automatique. *(Il sort le chargeur de la crosse en tenant l'arme du bout des doigts.)* Une seule balle a été tirée. *(Bernu remet le tout en place, et tend l'arme à Constant. Ce dernier ouvre la boîte qu'il tient à la main, sans toucher l'arme que Bernu pose soigneusement à l'intérieur.)* Dites-moi, mademoiselle, avez-vous entendu un coup de feu, cette nuit?

ALINE. — Non... J'étais absente.

BERNU. — A quelle heure êtes-vous rentrée?

ALINE. — Vers trois heures et demie.

BERNU. — Mme de Vauquelin savait-elle que vous étiez dehors?

ALINE. — Monsieur m'avait donné la permission de la nuit.

BERNU. — Et vous êtes sortie à quelle heure?

ALINE. — Un peu après dix heures.

BERNU. — En passant par le hall?

ALINE. — Non. Par l'escalier de service.

BERNU. — Et en rentrant, vous n'avez constaté aucune trace d'effraction?

ALINE. — Non.

BERNU. — Aujourd'hui même, Constant, il faudra nous assurer qu'aucune serrure n'a été forcée. Et, à propos de serrure, comment se fait-il que la porte principale n'ait pas été ouverte? On m'a fait passer par l'entrée de service et l'office.

ALINE. — Puisque Madame est sortie, il est normal qu'elle ait emporté la clé.

BERNU. — Combien existe-t-il de ces clés?

ALINE. — Deux seulement. Celle de Monsieur et celle de Madame. Moi, je ne possède que la clé de la porte de service.

BERNU. — Et combien existe-t-il de clés de la porte de service?

ALINE. — Une seule : je l'ai toujours sur moi.

BERNU. — Vous êtes seule au service des Vauquelin?

ALINE. — Depuis un an, oui. Auparavant, il y avait aussi une cuisinière et une bonne. Moi, j'étais femme de chambre.

BERNU, *à Constant.* — Tâchez de me trouver la deuxième clé de l'entrée principale. Mme de Vauquelin n'a pas emporté les deux.

ALINE. — Monsieur a toujours la sienne dans la poche de son veston.

Constant fouille les poches du mort et retrouve la clé.

BERNU. — Mme de Vauquelin vous a gardée de préférence aux autres parce que vous étiez plus intime avec elle?

ALINE, *se rengorgeant.* — Oui. Elle a toujours été gentille avec moi, sinon je n'aurais pas accepté de jouer les bonnes à tout faire! Je suis femme de chambre...

BERNU. — Ah oui?... Quel genre d'homme était M. de Vauquelin?

ALINE. — Monsieur n'était pas de ces hommes qui travaillent beaucoup!

BERNU, *haussant les sourcils.* — Ah non? Quelle était sa profession?

ALINE. — Il avait des fermes. Il paraît que ça ne marchait pas. Enfin, il disait que les fermiers ne payaient jamais. De temps en temps, il faisait un petit voyage en province...

BERNU. — Et il rapportait de l'argent?

ALINE. — Pas beaucoup, en tout cas.

BERNU. — De quoi vivaient-ils, alors, les Vauquelin?

ALINE. — Ils vendaient une ferme après l'autre.

BERNU. — A qui?

ALINE. — Aux fermiers.

BERNU. — Ah bon!

ALINE. — Entre temps, ils empruntaient de l'argent à un notaire.

BERNU. — Vous le connaissez, ce notaire?

ALINE. — Oui. Il est venu plusieurs fois.

BERNU, *soudain aimable.* — Asseyez-vous donc une minute. *(Aline s'assied au bord d'un fauteuil, vaguement inquiète.)* Est-ce que vous resterez au service de Mme de Vauquelin?

ALINE. — Bien sûr. S'il n'y avait pas eu Madame, il y a longtemps que j'aurais quitté la place.

BERNU. — Ah oui?... Pensez-vous que les ennuis financiers de M. de Vauquelin suffisaient à justifier son suicide?

ALINE, *avec un nouveau haussement d'épaules plus accentué.* — Comme on dit : plaie d'argent....

BERNU. — Vous n'auriez pas fait ça, vous?

ALINE. — Moi, de l'argent, vous savez, j'en ai jamais eu!

BERNU. — Vous avez lu sa lettre, n'est-ce pas?

ALINE. — Non. *(Bernu fait un signe à Constant, qui lui donne la lettre. Aline veut la prendre. Mais Bernu l'en empêche et la tient devant ses yeux. Aline, lisant :)* « Ma seule faute aura été de n'avoir pas su me faire aimer de toi... »

BERNU. — Hein?

ALINE, *hochant la tête.* — Je n'aurais jamais cru Monsieur aussi sentimental!

BERNU. — Ça vous étonne qu'il ait eu un chagrin d'amour?

ALINE. — Oh oui, alors!

BERNU. — Selon vous, Mme de Vauquelin n'était pas femme à donner des inquiétudes à son mari de ce côté?

ALINE. — Non.

BERNU. — Donc M. de Vauquelin s'est trompé en écrivant cette lettre?

ALINE. — Oui.

BERNU. — Il faisait des scènes sans aucune raison?

ALINE. — Oui.

BERNU, *doucement.* — Et ils se disputaient souvent?

ALINE. — D'abord, je n'ai pas à répondre à vos questions!

BERNU, *fort.* — Je vous demande si ces scènes se reproduisaient souvent?

ALINE. — ... Encore assez!

BERNU. — Bon.

ALINE. — Je n'aurais pas voulu être à la place de Madame! C'est pas le jour de dire des choses, aujourd'hui... mais je vous jure que je n'aurais pas eu la patience de Madame!... Si elle avait voulu...

Elle se tait brusquement.

BERNU. — Si elle avait voulu, les occasions de refaire sa vie ne lui auraient pas manqué?

ALINE. — Que non!

BERNU, *froid.* — Par exemple?

ALINE. — Pardon?

BERNU. — Je veux le nom de l'homme.

ALINE. — Quel homme?

BERNU. — Celui avec lequel Mme de Vauquelin aurait pu refaire sa vie!

ALINE. — Mais je ne sais pas, moi!

BERNU. — Enfin, vous venez de dire...

ALINE. — C'est vous qui avez dit ça!

BERNU. — Ne continuez pas ce petit jeu! Sinon, je vous emmène à la P.J. Vous m'avez bien compris? Bon! Maintenant, parlez-moi de cet homme.

ALINE, *près des larmes.* — Mais je ne le connais pas!

BERNU. — Vous voulez dire que vous ne l'avez jamais vu?

ALINE. — Jamais!

BERNU. — Et combien de fois par semaine l'entendiez-vous appeler Madame au téléphone?

Aline est partagée entre la crainte de la police et le désir de ménager sa maîtresse.

ALINE. — Madame pouvait bien sortir avec un autre homme de temps en temps... Pour la vie d'enfer qu'elle menait! Moi, à sa place...

BERNU. — Qui vous dit le contraire? Elle avait bien raison. *(Changeant de ton :)* C'est vous qui preniez les communications?

ALINE. — Non. C'est Madame. Quand elle était là.

BERNU. — Tiens! Et son mari ne trouvait rien à redire?

ALINE. — C'est-à-dire que Madame vendait des meubles à ce monsieur...

BERNU. — Comment cela?

ALINE. — Oui. Des fauteuils, des tables... le hall de la maison en était plein à cette époque...

BERNU. — Je vois.

ALINE. — C'est justement chez un antiquaire que Madame a connu ce... monsieur.

BERNU. — Quel nom avez-vous dit?

ALINE. — Moi?... J'ai dit un nom?

BERNU, *menaçant.* — Ne recommencez pas!

ALINE. — Pierre Ferreaud, qu'il s'appelle.

BERNU. — Notez ça, Constant. Comment l'écrivez-vous?

ALINE. — Sais pas.

CONSTANT, *consultant le carnet.* — Deux r, e, a, u, d.

BERNU. — Qu'est-ce qu'il fabrique? Il est marchand de meubles?

ALINE. — Non. Un jour, Madame m'a dit : « Aline, j'ai reçu une déclaration d'amour d'un chiffonnier... » Je suppose que c'était pour plaisanter. Il a une Cadillac!

BERNU. — Donc, vous le connaissez de vue...

ALINE. — Non. Un jour, j'ai vu Madame descendre de la voiture.

BERNU. — Et vous n'avez pas vu celui qui la conduisait?

ALINE. — Je regardais du deuxième étage.

BERNU. — La situation matérielle du ménage n'était pas florissante, en somme?

ALINE. — Surtout depuis trois mois. Ça fait trois mois que je n'ai pas touché mes gages!

BERNU. — Hum! Le chiffonnier à la Cadillac n'a rien fait pour venir en aide aux Vauquelin, en dehors de ses achats de meubles?

ALINE. — Oh non! Madame n'aurait pas accepté!

On entend une rumeur devant la porte. On voit un garde de dos.

LE GARDE. — Non, messieurs! On n'entre pas!

Plusieurs éclairs de magnésium. Constant referme la porte. Bernu, les mains sur les hanches, jette un regard froid en direction de la porte.

BERNU. — Et maintenant, je vais vous dire autre chose, mademoiselle. Il n'est pas du tout prouvé que M. de Vauquelin se soit suicidé!

ALINE, *après une seconde de réflexion, elle sursaute en comprenant qu'elle s'est laissée manœuvrer.* — Vous voulez dire?...

BERNU. — Il n'est pas impossible qu'on l'ait assassiné!

ALINE. — Mais...

BERNU. — Ce sont des choses qui arrivent! Dans ce cas, je ne vois pas d'autres suspect que sa femme... après ce que vous venez de me dire! *(Aline est consternée.)* A moins que M. de Vauquelin n'ait eu des ennemis... Je veux dire : d'autres ennemis. Lui en connaissez-vous?

ALINE, *vivement, après une seconde de*

silence. — Oh oui! Vous pensez, il en avait...

BERNU. — Supposons que l'un d'eux ait imité son écriture et soit venu le tuer en l'absence de sa femme... En rentrant cette nuit — ou plutôt ce matin — vous n'avez rencontré personne aux abords de la maison?

ALINE. — Non!

BERNU. — Vous en êtes sûre?

ALINE. — Je n'ai rencontré personne.

BERNU. — C'est une supposition de ma part. Car j'ai peine à soupçonner votre patronne... Il est possible que je me trompe!

ALINE. — Mon Dieu! Voici Madame!

La porte s'ouvre à moitié.

VOIX DE GENEVIÈVE. — Mais laissez-moi entrer, voyons! Je suis ici chez moi!

BERNU. — J'ai une triste nouvelle à vous annoncer.

GENEVIÈVE. — Où est mon mari?

CONSTANT. — Ayez du courage, madame...

Aline s'élance vers Geneviève et éclate en sanglots.

GENEVIÈVE. — Où est-il?

CONSTANT. — C'est un grand malheur que...

GENEVIÈVE, *qui fait encore deux pas malgré les manœuvres de Constant.* — Répondez-moi! Pourquoi me barrez-vous le chemin? *(Elle voit les pieds du cadavre.)* Oh! *(Les policiers cherchent à la retenir de force. Elle s'arrache de leurs bras, contourne le lit, regarde, pousse un grand cri. Aline se cache le visage. Bernu et Constant suivent vivement Geneviève. Après le cri strident qu'elle a poussé, elle émet un gémissement rauque. Elle tombe à genoux, palpe le corps. Puis d'une voix égarée :)* Jacques!... *(Pour elle-même :)* Il est mort! *(Sanglots étouffés. Les deux hommes la soutiennent sous les bras et cherchent à la relever. Finalement, ils y parviennent; ils lui font faire demi-tour pour l'éloigner.)* Laissez-moi!

Elle fait quelques pas sans soutien, vacille. Bernu et Constant la rattrapent. Aline se dirige vers la droite et ouvre la porte qui se trouve au premier plan.

ALINE. — Par ici, messieurs. Il ne faut pas laisser Madame dans cette pièce.

Les policiers emportent Geneviève sans connaissance. Tumulte de voix devant la porte de gauche.

VOIX DU GARDE. — Les ordres du commissaire sont formels : on ne passe pas!

La porte s'ouvre comme précédemment, et des éclairs de magnésium jaillissent. Constant arrive de la droite, traverse la scène, ouvre la porte de gauche.

CONSTANT. — Un peu de pudeur, messieurs!

BERNU, *revenant en scène.* — Destours aurait peut-être bien fait de rester...

CONSTANT, *murmuré.* — Ça lui a fichu un coup!

BERNU. — Ouais!... J'aurais pourtant quelques questions à lui poser.

CONSTANT. — Elle n'est pas état d'être interrogée!

BERNU. — Je vais tout de même essayer.

Geneviève entre par la gauche, d'un pas de somnambule, suivie par Aline.

GENEVIÈVE. — Il y a une lettre, me dit Aline...

BERNU, *il se retourne et prend la lettre.* — Voici, madame. *(Tous les yeux sont fixés sur Geneviève, tandis qu'elle lit la lettre. Lorsqu'elle a terminé, elle laisse retomber son bras et fait demi-tour.)* Permettez, madame. Je voudrais emporter cette lettre.

GENEVIÈVE. — Mais...

BERNU. — Les circonstances du décès de votre mari me paraissent... suspectes.

GENEVIÈVE. — Je ne comprends pas...

BERNU, *tendant la main.* — J'ai besoin de cette pièce à conviction. En m'excusant d'insister... *(Il prend la lettre.)* Merci. *(Geneviève se dirige vers son boudoir.)* Une simple question, madame... *(Geneviève se retourne.)* Connaissez-vous cette arme?

Il fait signe à Constant qui ouvre la boîte

GENEVIÈVE. — Oui. C'est le revolver de mon mari.

BERNU. — Vous êtes certaine de le reconnaître?

GENEVIÈVE. — Certaine.

BERNU. — Votre mari possédait cette arme depuis combien de temps?

GENEVIÈVE. — Un an, je crois.

BERNU. — Où l'avait-il achetée?

GENEVIÈVE. — Je l'ignore.

BERNU. — Il faudra rechercher la facture.

GENEVIÈVE, *lasse.* — Quel intérêt, à présent...

BERNU, *ferme.* — Vous me rendriez service *(Il remet l'arme dans la boîte.)* Pourriez-vous me dire pourquoi votre mari s'est procuré cet automatique?

GENEVIÈVE. — Pour l'emporter dans ses déplacements à la campagne, lors de ses tournées chez les fermiers.

BERNU. — Je vois. Merci. *(Geneviève fait demi-tour et se dirige vers le boudoir en compagnie d'Aline.)* Encore un mot, madame *(Geneviève se retourne lentement.)* J'aimerais voir la clé dont vous vous êtes servie à l'instant, pour rentrer chez vous. Je suppose que vous n'avez pas emprunté la porte de service comme nous tous?

GENEVIÈVE. — Si, monsieur. Je n'avais pas ma clé. J'ai dû la laisser ici en partant hier soir...

BERNU, *vivement.* — Dans ce cas, elle n'est pas perdue. On doit la retrouver.

GENEVIÈVE, *qui fait semblant de fouiller dans son sac.* — J'ai dû l'égarer...

BERNU. — Comment cela, puisque vous ne l'aviez pas emportée?

GENEVIÈVE. — C'est vrai. Je ne sais plus... *(Elle ferme son sac. Cherchant la clé des yeux elle avise la clé déposée par Bernu sur la table.)* La voici!

BERNU. — Celle-ci, nous l'avons trouvée

dans la poche de votre mari. C'est la vôtre que j'aimerais voir...

GENEVIÈVE. — Si vous y attachez de l'importance, je la chercherai.

BERNU. — Il serait étrange que cette clé ait disparu cette nuit.

GENEVIÈVE. — En effet.

BERNU. — Encore mille excuses, madame! Et soyez assurée que si votre mari a été assassiné... nous saurons découvrir le coupable!...

Geneviève s'éloigne. Aline, sur le point de la suivre, se ravise.

ALINE, *hésitante.* — Il y a une chose... à laquelle je repense maintenant... Ce matin, quand je suis rentrée, j'ai vu un homme dans la rue...

BERNU. — A quel endroit?

ALINE. — Il marchait sur le même trottoir; mais assez loin devant moi.

BERNU — Où étiez-vous quand vous l'avez aperçu?

ALINE. — J'étais à une cinquantaine de mètres de la maison.

BERNU. — Et cet homme avait dépassé l'hôtel de Vauquelin?

ALINE. — Oui.

BERNU. — Il en sortait, peut-être?

ALINE. — Je ne peux pas dire...

BERNU. — Voyons, vous marchez dans la rue et vous êtes seule sur le trottoir. Tout à coup, vous apercevez quelqu'un devant vous. Ce quelqu'un n'est pas tombé du ciel! Il est sorti d'une maison.

ALINE. — Je ne faisais pas attention.

BERNU. — Comment était-il, cet homme?

ALINE. — Il m'a paru grand...

BERNU. — Elancé ou trapu?

Geste évasif d'Aline.

BERNU. — Enfin, vous avez vu sa silhouette?

ALINE. — Elancée, plutôt!

BERNU. — De quel côté se dirigeait-il?

ALINE. — Je suppose qu'il est monté dans une voiture qui se trouvait arrêtée au bout de la rue.

BERNU. — Pourquoi cette supposition?

ALINE. — Pendant que je cherchais ma clé dans mon sac, je l'ai vu traverser la rue.

BERNU. — Et cette voiture? Ce n'était pas une Cadillac?

ALINE. — Je ne crois pas. D'ailleurs, je la voyais à peine, tout à l'extrémité de la rue.

BERNU. — Il marchait vite, votre homme?

ALINE. — On ne peut pas dire...

BERNU. — Il ne flânait pas non plus?

ALINE. — Non.

BERNU. — Il avançait d'un bon pas...

ALINE. — C'est ça! Et puis, attendez!... Avant de traverser, il s'est arrêté une minute au bord du trottoir, comme pour rattacher le lacet d'un soulier.

BERNU. — Tiens, tiens...

ALINE. — Je crois que je ne devrais pas laisser Madame toute seule...

Elle sort vivement par la porte de gauche.

BERNU, *à Constant.* — N'oubliez pas de faire relever les empreintes. *(Il s'approche de la table ronde.)* Sur les anses des tasses, sur la cafetière et sur les interrupteurs. Surtout n'oubliez pas les interrupteurs.

VOIX D'ALINE. — Madame! Madame!

Aline fait irruption dans la chambre, en brandissant un tube de gardénal d'une main et un verre vide de l'autre.

ALINE. — Monsieur le Commissaire!... *(Bernu examine le dépôt blanc resté au fond du verre.)* Madame vient d'avaler tout un tube de gardénal...

BERNU, *il lève d'abord les bras au ciel, puis ouvrant la porte s'adresse à l'agent de garde.* — Vous, ramenez-moi un médecin, tout de suite! Le plus proche. Renseignez-vous. Allez! Prenez ma voiture, en bas. *(L'agent sort par la droite. Aline retourne précipitemment auprès de Mme de Vauquelin. Bernu excédé :)* Ils font ça en série, dans cette maison! *(Bernu se dirige vers le boudoir. Constant le suit.)* Non, restez-là!

Il désigne la porte dont l'agent gardait l'entrée. A l'instant où Bernu disparaît, un photographe traverse la pièce en deux bonds et prend un cliché du cadavre avec une mine réjouie. Constant s'apprête à le faire déguerpir, mais voyant un journaliste armé d'un carnet et d'un crayon, qui s'apprête à suivre le photographe, il pousse le journaliste dehors et referme la porte.

CONSTANT, *au photographe.* — Non, mon vieux...

LE PHOTOGRAPHE, *au cadavre.* — Merci.

CONSTANT. — Tu vas me faire eng...!

LE PHOTOGRAPHE, *préparant l'appareil.* — Vite... Une pose...

CONSTANT. — Attends! *(Il jette un coup d'œil par la porte du boudoir pour voir si Bernu est occupé. Ensuite, il prend une pose avantageuse.)* Dépêche-toi!

Le photographe opère.

LE PHOTOGRAPHE. — Merci. *(Consultant sa montre :)* J'ai juste le temps pour l'édition de cinq heures. A un de ces jours!

Bernu revient au moment où les deux hommes échangent une rapide poignée de main avant la sortie du photographe.

CONSTANT. — Comment va-t-elle?

BERNU. — A n'y rien comprendre.

CONSTANT. — Après ce que la bonne nous a dit, je m'attendais à tout, sauf à ça!

BERNU. — En voyant cette femme, je me suis dit : voilà notre suspect numéro un. Maintenant...

CONSTANT. — Quand on déteste son mari au point de l'assassiner, on n'essaye pas de se tuer ensuite parce qu'il est mort!

BERNU. — Quatre-vingt-quinze chances sur cent, que ce ne soit pas un suicide....

CONSTANT. — Alors, il ne reste pas trente-

six solutions, mais deux : l'assassinat par la femme, ou l'assassinat par l'amant...

BERNU. — Je ne suis pas de votre avis. Nous en reparlerons. Mettez-moi la main sur ce M. Ferreaud, et conduisez-le à mon bureau sans un mot d'explication.

CONSTANT. — Bien, patron. J'appelle chez lui... Et s'il avait disparu?

BERNU. — Au point où nous en sommes, plus rien ne peut m'étonner!

CONSTANT. — Vous croyez que lui aussi... *(Geste.)* Ce serait une épidémie!

Entre un médecin.

LE MÉDECIN. — Docteur Maréchal. Vous m'avez demandé, monsieur le Commissaire?

BERNU, *l'entraînant.* — Venez, je vais vous conduire auprès de la malade!

Le médecin aperçoit le cadavre et se penche sur lui. Bernu l'entraîne dans la pièce voisine.

CONSTANT, *au téléphone.* — « Je voudrais parler à M. Ferreaud. »

L'autre côté du décor s'éclaire, montrant l'appartement de Ferreaud.

LA CONCIERGE, *au téléphone.* — « Il n'est pas là. »

CONSTANT. — « Qui est à l'appareil? »

LA CONCIERGE. — « Qu'est-ce que ça peut vous faire? »

CONSTANT. — « Ici, police. Où est M. Ferreaud? »

LA CONCIERGE. — « Je l'ai pas vu ce matin. »

CONSTANT. — « Ne quittez pas! » *(A Bernu qui revient :)* L'oiseau n'est pas au nid...

BERNU. — Si Ferreaud a quitté Paris, faites donner les grandes orgues pour le retrouver. Et amenez-le à mon bureau. Je vous attends.

Constant raccroche, mais la concierge ne s'en rend pas compte, car elle avait fait mine de raccrocher, elle aussi. Pendant que Constant forme le numéro de la P.J., la concierge se remet à invectiver avec virulence la police. Une autre partie du décor s'est éclairée, montrant un bureau de la P.J. où Francis est venu répondre au téléphone.

LA CONCIERGE, *pendant que Constant s'entretient avec Francis.* — « D'abord, si vous êtes de la police, vous devriez savoir où se trouve M. Ferreaud! Je peux pas vous en dire plus. M. Ferreaud fait ce qu'il lui plaît. Il a pas de compte à me rendre, et moi, j'ai pas d'explications à vous donner! Et puis je commence à en avoir plein le dos. Tout le monde veut savoir où est M. Ferreaud. Et c'est à moi qu'on s'adresse! Vous n'avez qu'à vous déplacer. J'ai pas de temps à perdre... »

CONSTANT. — Dis-donc, Francis! Il faut que tu me trouves tout de suite le numéro d'une Cadillac noire appartenant à un certain Pierre Ferreaud. Fais passer un appel.

FRANCIS. — J'ai du travail, mon vieux...

CONSTANT. — Ordre du patron.

FRANCIS. — Les ordres... Les ordres!...

CONSTANT. — C'est urgent. La bagnole a quitté Paris cette nuit.

FRANCIS. — Alors, c'est à Bruxelles qu'il faut la chercher.

CONSTANT. — Je compte sur toi.

FRANCIS. — C'est ça, compte sur moi!

CONSTANT. — Pas de blague, hein?

FRANCIS. — Vous êtes tous formidables! Vous pouvez pas faire votre boulot vous-mêmes! Toujours Francis! Le jour où je serai plus là...

Le rideau tombe pendant que tout le monde continue à parler.

ACTE II

PREMIER TABLEAU

Un local de la brigade criminelle, sous les combles du quai des Orfèvres. Deux tables, deux fauteuils de bureau, plusieurs chaises, un vieux fauteuil recouvert de velours vert. Un porte-manteau. Deux classeurs. Par la fenêtre, on aperçoit des toits et des cheminées. Constant est assis derrière sa machine à écrire. Loulou est un clochard affublé de loques. Ses poignets sont entravés par les menottes, dont la chaîne pend entre ses jambes. Il est assis sur une chaise en face de l'inspecteur, dans une pose pleine de hautaine désinvolture. Tandis que le rideau se lève, Constant tape à la machine.

CONSTANT, *s'interrompant.* — Et après?

LOULOU. — Après!... *(Geste large des deux mains :)* C'est tout le drame, comme vous dites!

CONSTANT. — Vous vous êtes promenés tous les quatre, quai de Grenelle...

LOULOU. — C'est ça! On marchait au bord de l'eau et puis, tout d'un coup, j'entends « plouf »!

CONSTANT. — Plouf, c'est votre amie Nénette qui tombait à l'eau, si j'ai bien compris?

LOULOU, *supérieur.* — Faut croire!

CONSTANT. — Comment : « Faut croire »? Vous avez bien vu.

LOULOU. — Rien du tout. Je marchais devant.

CONSTANT. — Vous ne vous êtes pas retourné?...

LOULOU. — Ah non! alors! Jamais. Vous n'y pensez pas!

CONSTANT. — L'idée ne vous est pas venue de regarder ce qui se passait?

LOULOU. — Mettez-vous à ma place! Quand j'ai entendu « plouf », je me suis dit : « Voilà les emm... qui commençent! » J'allais tout de même pas me retourner par-dessus le marché, pour être témoin!

CONSTANT. — Vous n'êtes pas curieux.

LOULOU. — Oh! pas du tout. Quand vous aurez mon expérience de la vie....

CONSTANT. — Mais, enfin, comment avez-vous su que c'était justement cette bonne femme qui venait de tomber à l'eau?

LOULOU, *dédaigneux.* — C'était pas malin à deviner! Je l'ai jamais revue depuis.

On frappe à la porte.

CONSTANT, *de mauvaise humeur.* — Oui! *(Loulou se tourne vers la porte d'un air vivement intéressé. Nouveaux coups frappés. Constant énervé :)* Entrez! *(La porte s'ouvre. Aline paraît. Elle porte une robe de couleur vive et sort visiblement du coiffeur.)* Bonjour, mademoiselle Aline.

ALINE. — Bonjour, monsieur l'Inspecteur.

Elle s'avance, très mondaine, pour serrer la main de l'inspecteur.

CONSTANT, *lui désignant le fauteuil vert.* — Asseyez-vous là. Je suis à vous dans un instant.

ALINE. — Merci.

Elle s'assied et jette un regard furtif, un peu dégoûté, sur le clochard. Ce dernier l'a suivie des yeux depuis son entrée et maintenant la dévisage avec impudence.

LOULOU, *dans un sifflement admiratif.* — Pfui!...

Il se tourne vers l'inspecteur et sa mimique laisse entendre que la nouvelle venue est à son goût.

CONSTANT, *regardant sa feuille.* — Qu'est-ce que nous disions?

LOULOU, *galant.* — Si Mademoiselle est pressée, je peux attendre.

CONSTANT. — Donc, vous précédiez de quelques pas vos trois compagnons : Mme Burkherr, le « Baron » et Dédé le « Biffin »?

LOULOU, *intéressé.* — Elle s'appelait Burkherr, la Nénette? J'ignorais.

CONSTANT. — Depuis combien de temps la connaissiez-vous?

LOULOU, *réfléchissant.* — Ça doit faire dans les vingt ans.

CONSTANT. — Vous avez été son amant?

LOULOU, *grand seigneur.* — A l'occasion.

CONSTANT. — Et à l'époque de cette promenade, qui était son amant en titre?

LOULOU. — En titre, c'est p'tête un bien gros mot!

CONSTANT. — Enfin, des deux hommes qui

l'accompagnaient, lequel pouvait avoir une raison de se plaindre d'elle?

LOULOU. — Aucun, justement.

CONSTANT. — Se sont-ils disputés? Vous entendiez ce qu'ils disaient...

LOULOU. — Ben! Je ne faisais guère attention. Et puis, les querelles d'amoureux!

CONSTANT. — Vous avouez qu'ils se sont querellés?

LOULOU. — Pas du tout! Je disais : les querelles d'amoureux, on n'y fait pas attention... *(Insistant :)* quand il y en a. *(Se tournant vers la femme de chambre :)* N'est-ce pas, mademoiselle Aline?

CONSTANT, *se levant.* — Ecoute, mon vieux Loulou! Ça suffit comme ça! Tu vas cesser de te payer ma tête... Sinon, ça va chauffer pour tes puces.

LOULOU, *plein de reproches.* — Y a pas moyen de causer avec toi!

CONSTANT, *pointant un index menaçant.* — Dis-moi lequel de tes copains a poussé la femme dans la flotte. C'est tout ce que je te demande.

LOULOU. — Comment veux-tu que je sache? J'ai pas des yeux derrière la tête!

CONSTANT. — Tu ne vas pas me dire qu'elle est tombée toute seule?

LOULOU. — Et pourquoi pas?

CONSTANT. — Et elle s'est noyée avec trois hommes autour d'elle?

LOULOU. — Moi, je ne sais pas nager. Et puis même... C'était au mois d'octobre. Attention!

CONSTANT, *furieux.* — Bon. F...-moi le camp! Tu raconteras cela au commissaire.

LOULOU. — Je pourrais peut-être revenir demain?

CONSTANT. — Tu parles! *(Constant ouvre la porte. Un agent entre. Constant à l'agent :)* Bouclez-moi ça!

L'agent cherche à entraîner Loulou en tirant sur la chaîne.

LOULOU. — Mademoiselle! *(Il enlève son chapeau cabossé.)* A bientôt, peut-être?

L'agent lui fait franchir brutalement le seuil de la porte.

CONSTANT. — A nous deux!

ALINE, *regardant en direction de la porte.* — Il n'a pas l'air d'un mauvais bougre...

CONSTANT. — Je ne mettrais pas ma main au feu qu'il n'est pas l'assassin.

ALINE, *ironique.* — Un homme si correct...

CONSTANT. — Vous plaisantez, et pourtant! Tel que vous le voyez, ce bonhomme s'est trouvé un jour à la tête d'une grosse affaire. Il a tout planté là. Et maintenant, il est domicilié quai de Grenelle, dans un transformateur désaffecté. Sait-on jamais ce qui se passe dans le cerveau d'un être humain?... Mais parlons un peu de vous!

ALINE. — Moi, vous savez, je ne suis pas bien intéressante.

CONSTANT. — En tout cas, vous semblez tout à fait remise de vos émotions.

ALINE. — Dame, ça fait déjà trois jours!

CONSTANT. — Et M^me^ de Vauquelin?

ALINE. — Toujours pareil.

CONSTANT. — Vous ne l'avez pas laissée seule, au moins?

ALINE. — Oh! M^me^ Bodard est avec elle. Sinon, je n'aurais pas quitté la maison.

CONSTANT. — Vous croyez qu'elle recommencerait?

ALINE. — C'est à craindre. J'ai caché le gardénal et tous les médicaments. Je lui donne la dose prescrite.

CONSTANT. — Elle vous doit une fière chandelle! Sans vous, il y a trois jours, elle y passait! Un tube entier d'un seul coup...

ALINE. — Tôt ou tard, elle recommencera.

CONSTANT. — C'est à n'y rien comprendre. Maintenant qu'elle pourrait enfin mener une vie tranquille, elle ne pense qu'à... Et M. Ferreaud?

ALINE. — Pas de nouvelles... Je n'ai donc rien de plus à vous dire que la dernière fois. Je ne vois même pas pourquoi...

CONSTANT. — Tant que vous n'aurez pas retrouvé la clé de votre patronne, vous recevrez convocation sur convocation.

ALINE, *excédée.* — Je l'ai cherchée pendant trois jours, du matin au soir! Elle est perdue... C'est tout!

CONSTANT, *consultant son carnet.* — Autre chose. Le commissaire voudrait connaître votre emploi du temps exact pendant cette fameuse nuit. Voyons, vous êtes rentrée vers trois heures trente du matin...

ALINE. — Oui.

CONSTANT. — Où aviez-vous passé la nuit?

ALINE, *suffoquée.* — Mais...

CONSTANT, *gentiment.* — Il faut me répondre. Un policier, c'est un peu comme un confesseur. On ne doit rien lui cacher.

ALINE, *de mauvaise grâce.* — Cette nuit-là... Euh!... J'ai dansé.

CONSTANT, *vif.* — Où ça?

ALINE, *même jeu que plus haut.* — Euh!... Au *Boléro Bleu,* rue de l'Amiral-Roussin.

CONSTANT. — Je connais. Vous avez dansé avec qui?

ALINE, *avec un geste large.* — Ben!...

CONSTANT, *les doigts à la hauteur du visage en position d'attente.* — Et plus particulièrement?

ALINE, *hésitante.* — Avec un jeune homme que...

CONSTANT. — Son nom?

ALINE, *même jeu.* — Georges Malusier.

CONSTANT. — Adresse?

ALINE. — Il habite rue Lecourbe.

CONSTANT. — Numéro?

ALINE, *agacée.* — Est-ce que vous regardez le numéro, vous, quand vous allez chez des gens?

CONSTANT. — Z'avez dansé jusqu'à quelle heure?

ALINE, *gênée.* — Je ne sais pas, moi... Jusqu'à une heure...

CONSTANT. — Et après?

ALINE. — Ah! vous m'ennuyez, là!

CONSTANT, *écrivant.* — Vous êtes délicieuse... Nous dirons : dancing jusqu'à une heure. Rue Lecourbe, jusqu'à trois heures. Vous n'êtes pas entrée à pied?

ALINE. — Non. Il m'a reconduite en taxi.

CONSTANT. — Ce n'est pas ce que vous disiez il y a trois jours...

ALINE. — Mais si! J'ai fait arrêter le taxi au numéro douze, et ensuite j'ai marché jusqu'au vingt-huit.

CONSTANT. — Pourquoi ça?

ALINE. — Un hôtel particulier, vous comprenez...

CONSTANT. — C'est décoratif.

ALINE. — Trop. Il aurait compris que j'étais logée par mon patron, ce qui n'est pas le cas d'une secrétaire...

CONSTANT. — Parce que, pour lui, vous êtes...

ALINE. — ... La secrétaire d'un industriel.

CONSTANT. — Compris. Vous avez donc attendu devant le numéro douze que votre ami ait disparu. C'est à ce moment-là que vous avez remarqué dans la rue, la présence d'un individu suspect?

ALINE, *excédée.* — Je vous ai dit et répété...

CONSTANT. — Le commissaire aimerait que vous fassiez des efforts de mémoire pour lui donner un signalement plus précis...

ALINE. — Je ne peux tout de même pas inventer!

CONSTANT. — En tout cas, cet homme était sorti de l'hôtel de Vauquelin.

ALINE. — Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit!

CONSTANT. — D'où vouliez-vous qu'il sorte?

ALINE. — Ce n'est pas mon affaire.

CONSTANT, *il se lève et se met à tourner autour d'elle.* — ... Ecoutez! Je vous fais une proposition. Vous allez bien réfléchir jusqu'à la fin de la semaine. Et puis vous viendrez me revoir... samedi, à six heures...

ALINE. — Ah non, alors! Pas le samedi!

CONSTANT. — A six heures et demie tapant, je vous reconduirai moi-même en voiture... où vous voudrez. *(Aline fronce le sourcil et se retourne lentement vers Constant qui, un peu gêné, mais plein d'espoir, se tient en retrait d'elle.)* Plus tard, nous pourrions faire... un tour au *Boléro Bleu*... *(Il baisse la tête et ajoute très bas :)* jusqu'à une heure.

Au cours de cette dernière réplique, Bernu est entré par le fond. Les poings sur les hanches, il inspecte successivement Aline et Constant.

ALINE, *qui n'a pas aperçu Bernu.* — Dites donc! C'est mon emploi du temps de la semaine dernière qui vous intéresse, ou celui de la semaine prochaine?

CONSTANT. — Les deux. A des titres divers. *(En se retournant pour regagner sa place, il se trouve nez à nez avec le commissaire.)* Vous êtes là, chef?

BERNU. — Je vous dérange?

Il enlève son pardessus.

CONSTANT, *regagnant vivement sa place.* — Non, non. J'avais fini. *(A la femme de chambre :)* Veuillez signer là, mademoiselle...

Aline vient signer, en riant sous cape.

BERNU. — Et ma deuxième clé?

CONSTANT. — Elle semble perdue.

BERNU, *contrefaisant l'inspecteur.* — Elle semble!... *(Catégorique :)* Elle a été perdue par quelqu'un. Je veux savoir par qui, et à quel moment. Elle ne s'est pas perdue toute seule, au milieu de la nuit!

ALINE. — En tout cas, elle n'est pas à la maison.

BERNU. — Votre patronne s'en va à minuit en oubliant sa clé; quand elle revient, son mari est mort et sa clé a disparu...

ALINE, *réfléchissant.* — Je vais chercher encore.

BERNU. — Vous feriez bien! *(Aline s'en va, saluant le commissaire d'un « Monsieur » cérémonieux et en adressant à Constant un clin d'œil malicieux. L'inspecteur la salue d'un geste de la main, en évitant d'être vu par son chef. Bernu avise une pile de dossiers sur son bureau.)* Qu'est-ce que c'est que ce déballage?

CONSTANT. — Les expertises de l'affaire Vauquelin.

BERNU, *un peu méprisant.* — Ah oui?

CONSTANT. — Elles m'ont permis de clore définitivement mon rapport. Elles confirment point par point toutes mes déductions!

BERNU. — Dites : vos suppositions, au lieu d'employer des mots dont vous ignorez le sens!

CONSTANT. — Le laboratoire...

BERNU. — J'en viens, du laboratoire! Je sais.

Il compulse le dossier.

CONSTANT. — La balle qui a tué Vauquelin est bien sortie de l'arme qu'il tenait à la main. Il a donc été tué par son propre pistolet. Vous émettiez un doute...

BERNU. — Mon doute reste intact.

CONSTANT. — Voyez les photos... *(Bernu lève les agrandissements à la hauteur de son regard.)* Les rainures du canon sont parfaitement visibles sur la balle. Quant aux empreintes relevées sur la crosse et sur la gâchette, ce sont bien celles de Vauquelin... *(Fielleux :)* Contrairement à ce que vous sembliez croire!...

BERNU, *bougon.* — Je ne crois jamais. Croire est un luxe. *(Tombant en arrêt devant une page d'un rapport :)* Vous avez lu ça? « Aucune trace de poudre sur le tissu brûlé... » Pour un coup tiré à bout portant, c'est tout de même extraordinaire!

CONSTANT. — Il a tiré d'assez près pour brûler le tissu — voilà qui est indiscutable — sans toutefois trop approcher l'arme...

BERNU. — La trajectoire de la balle n'est pas oblique, elle est perpendiculaire au plan du diaphragme. Essayez donc de faire ce mouvement sans toucher votre veston...

(Constant fait le mouvement.) Il y a le revolver en plus. *(Il mesure.)* Vous voyez que c'est impossible. *(Prenant un autre rapport :)* Et ces messieurs les graphologues?

CONSTANT. — Formels eux aussi. Et pour une fois, tous d'accord!

BERNU. — Hum!...

Il rejette les feuillets.

CONSTANT. — La lettre trouvée auprès du cadavre est, sans conteste, de la main de Vauquelin?

BERNU. — Et alors?

CONSTANT. — Une seule conclusion possible: c'est un suicide.

BERNU, *sarcastique.* — En somme, c'est un suicide parfait.

CONSTANT. — Pourquoi parfait? C'est un suicide, tout simplement. Suicide parfait, ça ne veut rien dire.

BERNU. — C'est idiot, je le sais. Le mot, sans doute, m'est venu parce que vous savez donner aux choses un air de simplicité qui plaît.

CONSTANT. — Voyons, chef, les faits parlent d'eux-mêmes. Quelle autre conclusion voulez-vous en tirer?... Vauquelin se trouve dans une situation financière désespérée. Il se dispute avec sa femme, laquelle, à minuit, retourne chez sa mère. Entre deux et quatres heures, il écrit une lettre d'adieu, la dépose sur le lit conjugal et se tire une balle dans la poitrine... Nous avons tout vérifié; nous avons des témoignages, des expertises; nous connaissons les résultats de l'autopsie. Tout concorde. Aucune porte n'a été forcée. Si Vauquelin avait été tué, seule sa femme aurait pu commettre le crime. On ne voit pas bien un homme se laissant abattre à bout portant par un étranger! En pleine nuit, dans sa chambre à coucher! Or, il est impossible de soupçonner sa femme. Vous l'avez vue comme moi, s'effondrer littéralement en apercevant le cadavre Vous avez vu ses larmes...

BERNU. — Les larmes ne prouvent rien. Il y a trop de choses dans les larmes d'une femme. Ça n'est jamais du cristal!

CONSTANT. — Tout de même, la sincérité...

BERNU. — Il en va de la sincérité comme des larmes!

CONSTANT. — Alors... Vous croyez vraiment?...

BERNU. — Je pense à une foule de choses.

CONSTANT. — Si cette femme-là est la meurtrière de son mari, alors, moi, je veux bien qu'on me verse dans la brigade fluviale!

BERNU. — Vous pourriez tomber plus mal.

CONSTANT. — Si l'on ne peut croire ce que l'on voit, le métier n'est plus possible!

BERNU. — Je suis de votre avis. Nous faisons un métier impossible.

CONSTANT. — Quand on se méfie des expertises, comme vous, il faut bien se fier à l'intuition.

BERNU. — Et mon intuition me dit qu'elle nous cache la vérité. J'ai même l'impression que nous irons de surprise en surprise, une fois que j'aurai trouvé... une amorce pour faire partir la bombe,

CONSTANT. — Pour ça, je vous fais confiance!

BERNU. — Avez-vous trouvé la réponse à ma question : qui a éteint la lumière? Maintenant que l'autopsie a situé le décès entre deux et quatre heures, vous ne pouvez plus faire appel aux premiers rayons du soleil.

CONSTANT. — C'est pourquoi je vous réponds: Vauquelin a lui-même éteint la lumière.

BERNU. — Ça, c'est original!

CONSTANT. — J'ai longuement réfléchi à la chose... Vous vous demandiez aussi pourquoi Vauquelin s'était placé le dos à la fenêtre au lieu de se coucher sur le lit. Si nous lions ces deux questions, la réponse vient d'elle-même.

BERNU, *sceptique.* — C'est très aimable de sa part!

CONSTANT. — Vauquelin s'est placé à cet endroit pour avoir le bouton de l'interrupteur à portée de la main; celui qui se trouve entre la fenêtre et la porte du boudoir.

BERNU. — Et pourquoi ça?

CONSTANT. — Pour une raison qui nous échappe, il a voulu se tuer dans l'obscurité. Il a éteint juste avant de tirer. Ses pupilles étaient encore rétrécies par la lumière lorsqu'il est mort.

BERNU. — Vous supposez que Vauquelin craignait de charger la note d'électricité?

CONSTANT. — Pourquoi pas? Souvenez-vous de ce suicidé au gaz qui avait laissé un chèque en blanc au nom de la Compagnie...

BERNU. — Un maniaque!

CONSTANT. — Le suicide est rarement le fait d'un homme sain d'esprit.

BERNU. — Vous connaissez la formule : ne tenir jamais une chose pour vraie...

CONSTANT. — ... Que vous ne l'ayez vérifiée vous-même, etc... Je sais. Je ne vois pas ce que j'ai pu omettre de vérifier!

BERNU. — Comme toujours : le principal.

CONSTANT. — Ah?... Qu'appelez-vous le principal?

BERNU. — La lettre de Vauquelin.

CONSTANT. — La lettre? Mais c'est la pièce qui a été la plus tripatouillée! Elle a été photographiée, mirée, examinée aux rayons ultra-violets... Que sais-je encore!

BERNU. — Elle est de la main de Vauquelin, j'en suis persuadé. Mais pour une lettre de suicidé, cela ne suffit pas.

CONSTANT. — Alors, là!

BERNU. — Vauquelin a écrit une autre lettre, postérieurement à celle-ci.

CONSTANT. — Comment le savez-vous? Qu'est devenue cette lettre?

BERNU. — C'est ce que vous auriez dû vous demander...

CONSTANT. — Il aurait déjà fallu connaître son existence!

BERNU. — J'ai bien découvert qu'elle existait, moi!

CONSTANT. — Quelqu'un l'avait enlevée avant notre arrivée?

BERNU. — Du tout, du tout!

CONSTANT. — Autrement, je ne vois pas... *(Brusquement :)* Vous l'avez retrouvée?

BERNU. — Oui.

CONSTANT. — Dites donc! Vous n'avez pas perdu votre temps, hier soir et ce matin! Moi qui vous croyais couché à cause de votre rhume!

BERNU. — Mon rhume va mieux. Merci. Sans le vouloir, j'ai trouvé un remède radical.

CONSTANT. — Ah oui? Qu'est-ce que c'est?

BERNU. — Une promenade en bateau.

CONSTANT. — Vous me mettez en boîte, chef!

BERNU. — Pas du tout. J'ai passé la matinée à me promener en bateau. Dans un bateau d'un genre un peu particulier. Un bateau-vanne, pour tout vous dire.

CONSTANT. — Un bateau-vanne?

BERNU. — C'est un mode de locomotion que l'on utilise pour se balader dans les égouts.

CONSTANT. — Les égouts?

BERNU. — En termes techniques, des collecteurs : grand collecteur, collecteur secondaire avec ou sans banquette, etc...

CONSTANT, *sifflement admiratif.* — Vous en connaissez un bout!

BERNU. — Je crois.

CONSTANT. — La pêche a été bonne?

BERNU. — Pas mauvaise.

CONSTANT. — En somme, mon rapport est à l'eau!

BERNU. — J'en ai peur!

CONSTANT, *s'animant.* — Vous possédez une preuve tangible, matérielle, irréfutable, que Vauquelin ne s'est pas suicidé?

BERNU. — Oui. Elle est là-dedans.

CONSTANT. — Là, vous m'en bouchez un coin!... Et qui est le coupable? *(Grésillement du téléphone. Constant décrochant :)* « Oui... *(Changeant de ton :)* Oui... Non? »

BERNU. — Qu'est-ce que c'est?

CONSTANT. — M. Ferreaud est de retour à Paris! J'ai Francis à l'appareil.

BERNU, *vivement.* — Passez-le-moi! *(Constant lui passe le combiné et, à la dérobée, palpe la serviette.)* « Allô! C'est vous, Francis?... Oui. A l'instant?... Bon. Amenez-le! ... Oui, tout de suite! »

CONSTANT, *sceptique* — Vous espérez en tirer quelque chose? Depuis que les témoins se sentent protégés, plus moyen de les faire parler!

BERNU, *menaçant.* — Vous allez voir comment je vais le faire parler, moi! En attendant, je vais voir le patron.

CONSTANT. — Je vous accompagne.

BERNU. — Non. Allez plutôt me rattraper la bonniche. Ramenez-la ici. Moi, je ferai entrer le témoin Ferreaud sous un prétexte quelconque. On lui dira que c'est pour prendre ses empreintes. Vous avez un tampon-encreur, vous trouverez bien un bout de carton. Si elle pouvait identifier Ferreaud comme étant le type de la nuit, cela m'arrangerait.

CONSTANT. — Compris, chef. Comptez sur moi.

DEUXIÈME TABLEAU

Chez Ferreaud. Il rentre chez lui, harassé. Il est habillé comme au premier acte. Il défait son foulard et se laisse tomber sur le divan, où il s'endort. Musique. On entend les phrases prononcées par Geneviève à la fin du premier tableau du premier acte : J'ai droit à ta confiance... Pierre, jure-moi que tu n'aimeras jamais que moi... que tu ne douteras jamais de mon amour... quoiqu'il arrive... J'ai droit à ta confiance... quoiqu'il arrive... quoiqu'il arrive. *On entend ensuite les phrases prononcées par Ferreaud au premier acte :* La première fois que tu es venue ici, je t'ai regardée avec méfiance, comme on regarde une apparition insolite. Je n'osais pas en croire mes yeux. Je te vois encore enlever ton chapeau. *Geneviève apparaît dans un éclairage irréel. Elle enlève son chapeau.*

GENEVIÈVE. — Je suis tellement heureuse d'être là! Je me sens redevenir moi-même, aussitôt que je suis avec toi! Je me sens revivre. C'est une sensation merveilleuse et inépuisable. Tout le reste n'existe plus... Pardon?... Tu me demandes si je t'aime vraiment? Eh bien, monsieur, vous avez de l'audace!... Je viens chez vous, je vous fais confiance... Cela ne vous suffit pas? Au lieu de vous répondre, je devrais me fâcher. Car, enfin, ce serait à moi d'exiger des garanties, vous ne croyez pas? Et si je vous retournais votre question, pour vous apprendre? Hein?... Est-ce que vous m'aimez vraiment, vous, monsieur? Allez, répondez-moi! Expliquez-vous! Je vous écoute. Si vous n'arrivez pas à me convaincre, je remets mon chapeau! *(Cessant de badiner :)* Pierre... quelle drôle de tête tu fais! Va, je te tiens quitte d'un discours en trois points. Mais n'y reviens pas! La seule chose que je te demande, c'est d'avoir confiance en moi...

La lumière revient lentement, tandis que retentit un brutal coup de sonnette, suivi de coups violents qui ébranlent la porte.

VOIX DE FRANCIS. — Police! Ouvrez!

TROISIÈME TABLEAU

Dans le bureau de la P. J. Aline entre.

ALINE, *excédée.* — Qu'est-ce que vous me voulez encore?

CONSTANT. — Asseyez-vous là!

ALINE. — J'ai du travail à la maison. J'suis pas comme vous!

CONSTANT, *riant.* — Si vous m'opposez de la résistance, je vous passe les menottes!

ALINE. — Essayez un peu pour voir...

CONSTANT. — Rebellion envers un officier de police, ça va chercher loin, ça!

ALINE. — J'aurais jamais cru que c'était à ce point!

CONSTANT. — Quoi donc?

ALINE. — Tout ce qu'on raconte sur les... sur la police.

CONSTANT. — Et encore, vous n'avez rien vu!

ALINE. — Ben, ça promet!

CONSTANT. — Reparlons un peu de votre individu suspect. Vous l'avez aperçu de dos?

ALINE. — Naturellement.

CONSTANT. — Il était d'une taille au-dessus de la moyenne, pas trop large d'épaules...

ALINE, *vague.* — Oui.

CONSTANT. — Vous l'avez vu s'arrêter au bord du trottoir. Combien de temps?... Une seconde? Une minute, cinq minutes?

ALINE. — Plusieurs secondes, il me semble.

CONSTANT. — Bon. Et pouvez-vous préciser la distance qui le séparait de vous, à ce moment-là?

ALINE, *excédée.* — Non.

CONSTANT. — Je dois terminer mon rapport. Le commissaire n'admet pas les réponses vagues. Ça fait mauvais impression sur le Parquet.

ALINE. — Mettez ce que vous voulez!

CONSTANT. — Et si c'est faux?

ALINE. — On ne s'en apercevra pas!

CONSTANT. — Tôt ou tard, le chef s'en apercevra. Et alors!

ALINE. — Mettons vingt mètres. Non. Entre vingt et trente mètres.

CONSTANT. — Merci. Vous ne dites pas ça pour me faire plaisir?

La porte s'ouvre. Bernu et Ferreaud entrent par le fond.

BERNU, *à Constant.* — Vous êtes occupé?

Ils échangent un regard d'intelligence.

CONSTANT. — Je vous cède la place.

BERNU, *à Ferreaud.* — Approchez, monsieur! Je vous demande un petit service. Voulez-vous me donner vos empreintes digitales?

FERREAUD. — Mes empreintes?...

BERNU. — Simple formalité.

FERREAUD. — Sincèrement, je...

BERNU, *ouvrant une boîte de tampon encreur.* — Nous sommes très routiniers. *(Poussant la boîte vers Ferreaud :)* Tenez! Posez votre main là-dessus. Allez-y carrément! Je vous donnerai de quoi vous essuyer... Voilà! Maintenant appliquez votre main sur cette feuille. Appliquez bien à plat. Imprimez... Ça y est! Merci... Voilà un chiffon. Vous vous laverez les mains tout à l'heure. *(Il s'empare de la feuille comme d'une friandise.)* Nous allons emmener ça au laboratoire!

Tous deux sortent Constant et Aline le suivent des yeux. Constant compulse u dossier.

ALINE. — Qui est-ce?

CONSTANT, *évasif.* — Un témoin. Au fond, i ressemblerait assez à votre type de la fameus nuit. Il est carré d'épaules, grand, mince...

ALINE. — Si l'on veut.

CONSTANT. — Comment, si l'on veut? Il es carré, il est massif, il marche d'un air décidé

ALINE. — Oui, bien sûr.

CONSTANT. — Oui ou non?

ALINE. — Oui.

CONSTANT, *relisant une note.* — Zz... mm.. *(Il écrit.)* Le suspect ressemblait à l'individ que j'ai appris, par la suite, être le témoi Pierre Ferreaud...

ALINE, *protestant.* — Mais... je ne savai pas!...

CONSTANT. — Bon, maintenant vous savez!

ALINE. — Vous, alors!

CONSTANT. — C'est le métier. Signez là *(Aline s'exécute.)* Merci. Ça n'a l'air de rien mais dix trucs comme ça et un type est cuit Le témoin Ferreaud va et vient, sans se doute de rien. Tout d'un coup : « pof »! le coup d lasso! Et par ici la bonne soupe!

Tout en parlant ils se sont dirigés vers l porte. Ferreaud et Bernu entrent.

BERNU. — Asseyez-vous, monsieur Ferreaud Nous allons bavarder un petit peu. Vou devinez certainement quel sera l'objet de notr entretien!

FERREAUD. — C'est à dire que... non.

BERNU. — Vous avez bien une petite idée

FERREAUD, *se troublant.* — Franchement.. non.

BERNU. — Vous avez l'air embêté...

FERREAUD. — Cette convocation, n'est-ce pas On est toujours un peu...

BERNU, *froid.* — Et pourquoi donc? Vou paraissez plus ennuyé que surpris. Bref, j vais vous demander quelques éclaircissement au sujet d'une affaire qui vous touche d'asse près : la mort de M. de Vauquelin...

Silence.

FERREAUD, *neutre.* — Ah oui?

BERNU. — Vous connaissiez les Vauquelin?

FERREAUD. — M^me^ de Vauquelin était un grande amie pour moi. Je ne connaissais pa son mari.

BERNU. — Vous avez certainement appris s mort?

FERREAUD, *réticent.* — J'ai lu qu'il s'étai suicidé.

BERNU. — L'idée ne vous est pas venue qu vous pouviez être pour quelque chose dans c suicide?

FERREAUD. — Moi?... Comment l'entendez vous?

BERNU. — Comme je vous le dis. Vous étie très intime avec M^me^ de Vauquelin. Ce n'es pas un secret.

FERREAUD. — Ma vie privée, j'imagine...

BERNU. — Votre vie privée, comme vou

dites, aurait pu être la cause de cette mort. On a déjà vu des maris trompés mettre fin à leurs jours.

FERREAUD. — Je crois que M. de Vauquelin avait bien « d'autres » ennuis!

BERNU. — C'est exact. Au demeurant, soyez tout à fait rassuré à ce sujet, le mari de votre maîtresse ne s'est pas suicidé... Je tenais à vous le dire tout de suite. Vous n'avez pas de remords à avoir... de ce côté.

FERREAUD. — Ah oui? On disait...

BERNU, *évasif.* — Oui, certaines apparences ont accrédité la thèse du suicide. J'ai sciemment laissé les journalistes la propager. Mais cette prudence est devenue sans objet. Il s'agit bel et bien d'un meurtre. Vous êtes la première personne à l'apprendre de ma bouche.

FERREAUD, *entre deux tons.* — Un meurtre?

BERNU. — Parfaitement. Vous devriez me demander pourquoi je vous ai choisi pour faire cette révélation...

FERREAUD. — Je me le demande, en effet.

BERNU. — N'êtes-vous pas mieux placé que quiconque pour nous aider à découvrir l'assassin?

FERREAUD. — Cette nouvelle est tellement imprévue...

BERNU. — Qu'est-ce qui vous surprend le plus? Que M. de Vauquelin ait été assassiné, ou que la police ait découvert qu'il ne s'était pas suicidé?

FERREAUD. — Je... pardon? *(Eludant la question :)* Vraiment, cela me renverse... Jamais je n'aurais imaginé que...

BERNU. — En ce qui me concerne, croyez bien que je n'ai rien imaginé... Dites-moi... quand avez-vous aperçu M. de Vauquelin pour la dernière fois?

FERREAUD, *embarrassé.* — Mais... je ne l'ai jamais vu!

BERNU — ... Même après sa mort?

FERREAUD, *se troublant.* — Que voulez-vous dire?

BERNU. — Je vous demande si vous avez vu M. de Vauquelin mort. C'est clair!

FERREAUD. — Certainement pas!

BERNU. — Et M^me^ de Vauquelin, quand l'avez-vous rencontrée pour la dernière fois?

FERREAUD. — Quatre jours avant la mort de son mari.

BERNU. — Voilà enfin une précision. A quel endroit a eu lieu cette rencontre?

FERREAUD. — ... Chez moi.

BERNU. — Quelle a été l'attitude de M^me^ de Vauquelin?

FERREAUD. — Le même que d'habitude!

BERNU. — Elle ne vous a rien dit qui aurait pu faire prévoir le drame?

FERREAUD. — Rien.

BERNU. — Ainsi, vous n'avez pas revu votre maîtresse depuis la mort de son mari?

FERREAUD. — Non.

BERNU. — Pas une seule fois? Pas une seule minute?

FERREAUD. — Je vous assure...

BERNU. — Allons, allons!

FERREAUD. — Si invraisemblabe que ce soit, c'est la vérité!

BERNU. — Invraisemblable, c'est peu dire... Enfin, voyons! Le mari de la femme que vous aimez disparaît d'une façon tout à fait imprévue. Imprévisible du moins... pour tout autre que l'assassin. Et vous n'avez même pas donné un coup de téléphone? Pas un mot de condoléances?... C'est plus que de la discrétion, c'est de l'effacement!

FERREAUD. — Monsieur le Commissaire, vos questions relèvent d'un domaine trop strictement privé pour que je me sente obligé...

BERNU. — C'est singulier, avouez-le! Au moment où plus rien ne vous sépare de votre maîtresse vous cessez de la voir... A croire que cette mort, loin de faire disparaître un obstacle, a creusé un fossé entre vous!

FERREAUD. — D'abord, je n'étais pas à Paris. C'était un voyage d'affaires... dont il n'y a rien à dire.

BERNU. — Sinon que votre départ a coïncidé, à une heure près, avec la mort de M. de Vauquelin...

FERREAUD. — Au moment de partir, j'ignorais cette mort.

BERNU. — En effet, vous avez pris la route en pleine nuit, et le corps de votre rival n'a été découvert qu'à neuf heures du matin. Ce qui rend encore plus troublante la coïncidence entre l'heure de son décès et l'heure de votre départ...

FERREAUD. — Vous ne voulez pas insinuer que je sois pour quelque chose dans... Je me serais gardé de quitter Paris une heure après, ou alors je me serais enfui pour de bon! Je ne me serais pas inscrit sous mon nom dans les palaces de la Côte basque.

BERNU. — Bien sûr! Vous êtes intelligent, monsieur Ferreaud.

FERREAUD, *s'énervant.* — Je ne vois pas où tendent vos propos!

BERNU, *lentement.* — J'ai la conviction que vous aurez bien des choses à me dire lorsque vous saurez à quelle conclusion j'ai arrêté mon enquête...

FERREAUD. — Vous vous trompez fort!

BERNU. — Cher monsieur, votre intérêt n'est pas de vous taire. L'une des raisons qui me font penser que Vauquelin ne s'est pas suicidé, est précisément l'existence de cette lettre d'adieu, dont vous avez sans doute entendu parler!

FERREAUD. — La presse y a fait allusion.

BERNU. — Or, cette lettre n'est pas la dernière que Vauquelin ait écrite... Regardez. Voici sa lettre d'adieu. Elle comporte cinq lignes. Voici maintenant le bloc de papier dont cette page a été détachée. La première page garde forcément une trace de la dernière lettre écrite. En effet, nous y voyons l'empreinte très légère de cette lettre. Il est facile de se rendre compte qu'il s'agit d'un texte de douze lignes. Donc, la lettre de cinq lignes que nous avons retrouvée près du corps est antérieure à celle de douze... puisque le bloc n'a plus servi depuis que la lettre de douze a été

écrite... J'ai retrouvé cette dernière lettre. Elle a été adressée par Vauquelin à sa sœur, il y a de cela onze jours, c'est-à-dire huit jours avant sa mort... Voyez vous-même, l'écriture et les empreintes se superposent exactement... Vauquelin aurait attendu huit jours pour mettre son projet à exécution. Huit jours au moins... Peut-être plus. Avouez que c'est extraordinaire. Incroyable même!

FERREAUD. — Mais possible...

BERNU. — ... Si l'on veut à tout prix qu'il y ait suicide. Sinon, la présence de cette lettre auprès du cadavre exige une autre explication : la lettre d'adieu écrite par Vauquelin à sa femme est tombée entre les mains du meurtrier et *a été utilisée par lui, il y a trois jours*... Que pensez-vous de cette version des faits?

FERREAUD. — Elle me paraît plausible...

BERNU. — Elle nous amène à nous poser la question suivante : quelles sont les personnes les mieux placées pour entrer en possession d'une pareille lettre?

FERREAUD. — Les familiers de la maison.

BERNU. — En premier lieu : M^me^ de Vauquelin. Mais M^me^ de Vauquelin possède un alibi indiscutable : elle a passé la nuit chez sa mère. Elle est arrivée chez celle-ci vers minuit. Deux témoins dignes de foi nous l'ont confirmé : la mère de M^me^ de Vauquelin et la dame de compagnie de celle-ci... Or, le décès de la victime se place entre deux et quatre heures du matin. D'autre part, la mort a été instantanée. Donc, votre maîtresse est hors de cause... le seul suspect possible, c'est vous, Pierre Ferreaud... C'est vous qui avez assassiné Jacques de Vauquelin.

FERREAUD. — Moi?

BERNU. — Avouez donc.

FERREAUD. — Je...

BERNU. — Vous seul possédez un motif. Vous seul pouviez combiner cette mise en scène. Vous seul pouviez pénétrer dans l'hôtel de Vauquelin sans effraction. Il vous suffisait de subtiliser la clef de votre amie... D'ailleurs, on vous a vu!

FERREAUD, *incrédule*. — On m'a vu?

BERNU. — Oui. Un témoin vous a aperçu.

FERREAUD. — Moi?

BERNU. — Oui, vous! Vers trois heures et demie du matin. Vous sortiez de chez les Vauquelin. Vous avez marché en direction de l'avenue Rodin. Votre voiture vous attendait au coin de la rue. Vous vous êtes arrêté un instant, à mi-chemin entre la maison dont vous sortiez et votre voiture.

FERREAUD. — Je...

BERNU. — Vous êtes descendu du trottoir et vous vous êtes baissé. Hein! Que faisiez-vous? Vous rattachiez un lacet de soulier, peut-être?

FERREAUD. — Je n'ai quitté mon domicile cette nuit-là que pour prendre la route. Si quelqu'un prétend m'avoir aperçu, qu'on nous confronte, et nous verrons!

BERNU. — Inutile.

FERREAUD. — Il est tout de même monstrueux de m'accuser d'avoir été chez les Vauquelin, en vous basant sur de vagues racontars...

BERNU. — Pourquoi êtes-vous allé chez les Vauquelin? Trois heures et demie du matin, ce n'est pas l'heure des visites protocolaires!

FERREAUD. — Puisque je vous jure...

BERNU, *l'interrompant*. — Voulez-vous que je vous dise moi, ce que vous avez fait?

FERREAUD. — Encore une fois, vous n'avez pas le droit...

BERNU. — Vous avez abattu le mari de votre maîtresse!

FERREAUD. — C'est faux.

BERNU. — Et puis, avec les éléments préparés à l'avance, vous avez organisé une mise en scène de suicide.

FERREAUD, *hurlant*. — Non! Vous mentez! Ce n'est pas moi qui ai tué Vauquelin!

Silence.

BERNU, *doucement*. — Alors.... qui l'a tué?

FERREAUD. — Je ne sais pas.

BERNU. — Vous étiez bien placé pour le savoir...

FERREAUD. — Je n'ai quitté mon...

BERNU, *sec*. — Vous l'avez déjà dit. *(Changeant de ton :)* Il est dommage pour vous, monsieur Ferreaud, que vous ne compreniez pas où se trouve votre intérêt. *(Un temps.)* Cette lettre avec laquelle vous espériez faire croire au suicide se retourne contre vous. Elle prouve, elle démontre la préméditation d'une façon irréfutable .

FERREAUD. — Combien de fois faudra-t-il vous répéter?...

La sonnerie du téléphone retentit.

BERNU. — « Allô! Le laboratoire?... Oui, passez-le-moi!... *(Un temps.)* Oui, c'est moi. Alors?... Ah, bon... Les empreintes que Constant vous a apportées tout à l'heure sont les mêmes que celles relevées sur l'objet que je vous ai montré ce matin?... Parfait. C'est tout ce que je voulais savoir. Merci. » *(Il raccroche.)* Je regrette que vous n'ayez pas fait preuve d'un peu de franchise.

FERREAUD. — Puisque je vous assure...

BERNU. — Vous me prenez pour un imbécile par-dessus le marché! Enfin, libre à vous! Je vous donne une dernière occasion de faire des aveux spontanés...

FERREAUD, *avec désespoir*. — Mais que voulez-vous que je vous avoue?

BERNU. — La vérité. Rien d'autre. Que vous avez tué Jacques de Vauquelin.

FERREAUD. — Puisque ce n'est pas vrai!

BERNU. — Eh bien! ne discutons plus. *(Il décroche le téléphone :)* « Allô! » *(Plusieurs coups frappés sur le déclencheur.)* « Allô. C'est Bernu. Dites à Constant de me préparer un mandat d'arrêt au nom de Pierre Ferreaud... Oui; il est au courant. Tout de suite. Et qu'il me l'apporte. Je l'attends. Qu'il n'oublie pas les bracelets. »

Il raccroche.

FERREAUD, *fébrile*. — Vous ne pouvez pas

faire ça!... Non, vous ne pouvez pas!

BERNU, *parfaitement indifférent.* — Ah oui? Et pourquoi?

FERREAUD. — On ne peut pas arrêter quelqu'un sans preuve! C'est... insensé!

BERNU, *même jeu.* — Ne vous occupez donc pas des preuves!

FERREAUD. — Je proteste!

Il frappe plusieurs coups sur le bureau.

BERNU. — Des protestations! Je n'entends que cela du matin au soir!

FERREAUD. — Je ne suis pas un assassin... *(Sa voix devient humide.)* Je vous en donne ma parole d'honneur.

Constant entre.

BERNU. — Ne vous mettez pas en frais pour moi! *(Très administratif :)* Vous avez le papier, Constant?... Merci *(Il lit :)* Zzz... Parfait. Passez-moi les bracelets à ce bonhomme. Il partira au Dépôt, ce soir.

FERREAUD, *criant.* — Non! Je ne veux pas! C'est inutile! *(Cliquetis de menottes.)* Monsieur le Commissaire... On ne va pas me passer les menottes comme à un criminel de droit commun!

BERNU. — Vous m'épatez, vous!

FERREAUD. — Je suis innocent... Ne me touchez pas! Je vais tout vous dire...

BERNU, *froid.* — Trop tard pour aujourd'hui! Je vous entendrai à nouveau demain.

FERREAUD, *repoussant Constant.* — Non... Mais laissez-moi! Je vais vous dire la vérité!

Attiré par le bruit, un agent apparaît. Il prête main forte à Constant. Ferreaud se débat et bouscule les deux hommes. Brève bagarre.

BERNU. — Gare à vous! Si vous le prenez comme ça, je changerai de méthode. Nous savons parler aux assassins quand il le faut!

FERREAUD. — Vous vouliez que je vous dise la vérité... Alors, écoutez-moi!

Silence.

BERNU. — Bon... Mais donnez-moi tout de suite votre dernière version, hein? La définitive. Je n'ai pas de temps à perdre. Constant, prenez note, à tout hasard! *(A Ferreaud :)* Allez-y! Je vous écoute.

FERREAUD, *en colère.* — Vous ne voyez partout que meurtre et préméditation! L'idée ne vous est pas venue que Vauquelin avait été tué par quelqu'un qui se trouvait en état de légitime défense?

Constant, qui s'est assis à sa machine, lève les bras, excédé. Bernu lui fait signe de ne rien dire et change complètement d'attitude. Il s'approche de Ferreaud et se met à parler d'une voix unie, presque basse.

BERNU. — Il a été tué par quelqu'un qui se trouvait en état de légitime défense? Il fallait le dire! Cela change tout. Je suppose que ce quelqu'un ce n'est pas vous, Ferreaud. Je ne vous vois pas pénétrant chez votre rival à trois heures du matin, l'abattant d'un coup de pistolet, et ensuite invoquant la légitime défense... Nous sommes bien d'accord sur ce point? Ce n'est pas vous?

FERREAUD, *qui a une sorte de sursaut.* — Non.

BERNU. — ...Donc, c'est votre amie. Elle seule aurait pu se trouver en état de légitime défense dans la chambre de son mari. Nous sommes d'accord sur ce point?... Oui.

FERREAUD. — Vous me faites dire...

BERNU. — C'est ce qui vous trompe! *(Il enfile son imperméable :)* Le temps d'aller chercher cette dame que vous accusez et nous verrons.

FERREAUD. — Je ne l'accuse pas! Au contraire. Ecoutez-moi donc... Tout a été de ma faute. Je suis le seul coupable. Cette lettre, c'est moi qui ai eu l'idée d'en faire usage!... Geneviève était désespérée. Elle voulait se livrer à la justice.

BERNU. — Mais enfin, d'où sortait cette lettre?

FERREAUD. — Huit jours auparavant, Vauquelin avait pris la décision de quitter la France pour fuir ses créanciers. Et puis, il avait changé d'avis le soir même.

BERNU. — Ingénieux, mais pas vraisemblable! Ce mari qui cède la place tout bonnement...

FERREAUD. — N'oubliez pas qu'il était ruiné. L'hôtel était hypothéqué. Tôt ou tard, on l'aurait chassé.

BERNU. — Je vois. Vous étiez tout prêt à payer à condition qu'il s'en aille. Mais il ne voulait rien savoir pour vider les lieux. Et alors?

FERREAUD. — Il menaçait sa femme de la tuer. Il était armé... A la fin, elle a eu un geste d'affolement.

BERNU. — Assez inattendu! Car c'était lui qui était armé et qui menaçait!

FERREAUD. — Elle a pris l'arme avec laquelle un instant auparavant...

BERNU. — Passons. Ensuite, que s'est-il passé?

FERREAUD. — Elle est venue me dire adieu. Elle avait la ferme intention de se dénoncer. En la voyant si malheureuse, j'ai eu pitié d'elle...

BERNU. — Vous avez posé la lettre auprès du cadavre, et vous lui avez mis dans la main le revolver abandonné par votre maîtresse? C'est bien cela?

FERREAUD. — Oui.

Un silence.

BERNU. — Quand avez-vous appris l'existence de cette fameuse lettre si commode?

FERREAUD. — La nuit où je suis allé la porter.

BERNU. — Auparavant, Mme de Vauquelin n'y avait jamais fait allusion? Et comme par hasard, elle vous a mis sous les yeux ce texte auquel elle ne pensait pas?

FERREAUD. — Elle m'en a parlé incidemment.

BERNU. — Incidemment? A deux heures du matin? Il était grand temps, permettez-moi de vous le dire! Et après?

FERREAUD. — Le reste est mon affaire et ne vous regarde pas.

BERNU, *calme.* — Croyez-vous? *(S'animant:)* C'est pourtant à partir de trois heures et demie du matin que votre conduite devient tout à fait curieuse, voire inexplicable pour ceux ne connaissant que votre version des faits. Vous n'avez pas songé à prévenir votre amie de la réussite ou de l'échec de votre stratagème?

FERREAUD. — Je refuse de répondre à ce genre de questions.

BERNU. — C'est là que le bât vous blesse... Avez-vous revu Mme de Vauquelin après votre démarche, oui ou non?

FERREAUD. — Non.

BERNU. — Votre maîtresse, elle non plus, ne vous a pas demandé si tout s'était bien passé? Elle a tranquillement attendu neuf heures du matin?

FERREAUD. — Encore une fois, je ne répondrai pas!

BERNU. — Alors je vais le faire à votre place. Vous n'êtes pas retourné chez vous, où le téléphone a sonné toute la nuit, où une femme est venue sonner à votre porte dès six heures du matin, sonner et frapper jusqu'à se meurtrir les poings. Et vous, pendant ce temps-là, où étiez-vous? Vous rouliez au hasard, à tombeau ouvert, en direction du Midi. Vous aviez tout simplement pris la fuite! Pourquoi cette fuite? Qu'aviez-vous découvert de si terrible dans cette maison? Qu'aviez-vous fait?

FERREAUD. — Rien qui puisse intéresser la justice.

BERNU. — Vous refusez de parler? Mais votre maîtresse parlera! J'ai hâte de savoir ce qu'elle pense des accusations que vous avez portées contre elle...

FERREAUD. — Je n'accuse que moi.

BERNU. — Vous êtes adroit, je ne le conteste pas.

FERREAUD. — En tout cas, je refuse d'être confronté avec Mme de Vauquelin.

BERNU. — Vous avez peur de vous retrouver face à face avec elle. Pourquoi?

FERREAUD. — Après avoir tout fait pour innocenter Geneviève, il est cruel pour moi...

BERNU. — Il est encore plus cruel pour elle de se voir accusée par vous d'un crime qu'elle n'a pas commis! *(A Constant :)* Passez-lui les bracelets!

Bernu fait un geste au garde qui était entré au cours de la scène, lorsque le diapason de la discussion avait monté. Il prête main-forte à Constant pour passer les menottes à Ferreaud.

FERREAUD. — Je vous mets au défi d'apporter la moindre preuve! Vous entendez? Le moindre indice! Je ne dirai plus un mot!

Ferreaud est entraîné dans un grand bruit de voix et de bousculade. La lumière s'éteint et l'on entend :

VOIX DE FERREAUD. — Vous n'avez pas le droit! Je ne suis pas un assassin...

RIDEAU

ACTE III

A la police judiciaire. Geneviève entre par la porte du fond, suivie de Bernu.

BERNU, *enlevant son imperméable.* — Asseyez-vous, madame.

GENEVIÈVE. — Me direz-vous enfin?...

Geneviève s'assied, très droite, avec mauvaise grâce, sur le fauteuil vert.

BERNU. — J'ai besoin de vous pour éclaircir certaines circonstances du décès de votre mari.

GENEVIÈVE. — Et pour cela, vous m'enlevez devant ma porte, en pleine nuit?

BERNU. — Mes hommes vous attendaient depuis six heures du soir.

GENEVIÈVE. — Si l'on m'avait prévenue...

BERNU. — Il n'est pas dans nos habitudes de prévenir. *(Ouvrant un dossier :)* Eu égard à votre deuil, j'ai évité jusqu'à présent de vous questionner sur certains points demeurés obscurs. Mais j'ai reçu la visite d'un certain Pierre... *(Il fait semblant de consulter le dossier :)* ...Ferreaud. Ce monsieur m'a fait des révélations d'une telle gravité, qu'elles m'obligent à vous considérer comme la meurtrière de votre mari, à moins que...

GENEVIÈVE. — Monsieur... J'entends ce que vous me dites... Excusez-moi, je n'arrive pas à vous croire... Non... Non! Je...

BERNU. — Ce témoin n'est pas un inconnu

pour vous, n'est-ce pas? Il s'est présenté comme un de vos amis très intimes.

GENEVIÈVE. — Vous ne parlez pas sérieusement? Vous cherchez à...

BERNU. — En tout cas, M. Ferreaud avait l'air de parler sérieusement.

GENEVIÈVE. — Je ne vous crois pas!

BERNU. — Pour ma part, je ne demande qu'à être détrompé...

GENEVIÈVE. — Tout cela est tellement effarant, tellement ignoble...

BERNU. — Parlez-vous du fait que ce monsieur vous ait accusée, ou bien des accusations elles - mêmes? *(Geneviève s'effondre en larmes.)* Le plus simple, madame, serait que je vous donne lecture des précisions qu'il m'a fournies. Elles constituent autant de charges — très lourdes — contre vous.

GENEVIÈVE. — Inutile. Je ne veux rien entendre. Faites de moi ce que vous voudrez!

BERNU. — Voici l'essentiel des faits articulés par M. Ferreaud. Tout d'abord, il prétend que l'idée de supprimer votre mari vous est venue à la lecture d'une lettre écrite par ce dernier. Votre mari aurait eu l'intention de quitter la France pour fuir ses créanciers. Il n'en fit rien. Vous, par contre, vous avez conservé cette missive et, par la suite, l'avez utilisée à des fins criminelles. Toujours selon M. Ferreaud, après avoir abattu votre mari, vous avez organisé une mise en scène de suicide et vous vous êtes réfugiée chez Mme votre mère... en exigeant de celle-ci qu'elle fasse un faux témoignage quant à l'heure de votre arrivée, afin d'avoir un alibi.

GENEVIÈVE. — Laissez maman en dehors de cette affaire, je vous prie!

BERNU. — Trop tard, madame! C'était à vous de la laisser en dehors. Je ne ferai que mon devoir le plus strict en inculpant votre mère de complicité d'assassinat et en l'envoyant, ce soir-même, coucher en prison.

GENEVIÈVE. — Vous êtes fou!

BERNU. — Ménagez vos expressions, s'il vous plaît. Dites-moi seulement si vous reconnaissez les faits. Oui ou non? *(Geneviève pleure.)* Je suis désolé pour votre mère...

GENEVIÈVE. — Elle en mourra, c'est certain.

BERNU. — Je ne suis pas l'auteur des lois; je ne fais que les appliquer.

GENEVIÈVE. — Vous n'avez pas le droit de la mêler à cette infamie...

BERNU. — Encore une fois, vous renversez les rôles: c'est vous qui l'y avez mêlée!

GENEVIÈVE. — Pourquoi Jacques ne m'a-t-il pas tuée!

BERNU. — Madame, écoutez-moi! La déposition de votre mère n'a d'importance que si vous êtes effectivement coupable d'un crime. Dans le cas contraire, son témoignage n'a aucune portée. Innocente, vous ne sauriez avoir de complice. Réfléchissez bien à cela.

Il lui pose la main sur l'épaule.

GENEVIÈVE. — Laissez-moi!

BERNU. — Il faut me répondre. Ne fût-ce que par oui ou non.

GENEVIÈVE. — Je voudrai parler avec M. Ferreaud, seul à seule.

BERNU. — Il n'en est pas question! Ce que vous avez à dire, vous le direz devant moi.

GENEVIÈVE. — Alors, je ne dirai rien.

Un silence.

BERNU. — J'ai l'impression que vous cherchez à protéger... quelqu'un. C'est le moyen le plus sûr d'être condamnée à sa place. Peut-être est-ce là votre désir? Sachez alors ce qui vous attend, vous et vos complices... La prison: un lieu de solitude et de repos. Je vais vous présenter vos futures compagnes. Autant faire connaissance tout de suite! *(Bernu tire rageusement des photographies de plusieurs dossiers et les met de force sous les yeux de Geneviève.)* Une pocharde qui a tué son amant à coups de hachette... Une faiseuse d'anges; voici sa victime après l'opération. Une prostituée : elle a éventré sa logeuse à coups de tessons de bouteille. Voici une mégère qui a étranglé sa petite fille de sept ans...

GENEVIÈVE, *tremblante.* — Vous croyez me faire peur?

BERNU. — Je crois simplement que vous n'êtes pas faite pour porter le sarreau et les galoches des condamnées de droit commun, pour subir la loi des mouchardes, pour devenir en trois ans une vieille femme que votre amant, qui vous aura envoyée là, ne reconnaîtrait même pas à la sortie. En admettant que vous en sortiez... Vous ne dites rien. Dois-je comprendre que vous reconnaissez les faits?

GENEVIÈVE. — Quels faits?

BERNU. — Les accusations de M. Ferreaud.

GENEVIÈVE. — Jamais de la vie!

BERNU. — Pourtant sa thèse a l'avantage d'expliquer certaines singularités mises en lumière par l'enquête...

GENEVIÈVE. — Est-ce ma faute si M. Ferreaud a plus d'imagination que moi?

BERNU. — Selon vous, il n'y aurait pas un mot de vrai dans toute sa déposition?

GENEVIÈVE. — Pas une syllabe!

BERNU. — Au point où nous en sommes, il ne vous suffira pas de pratiquer la négation massive.

GENEVIÈVE. — N'attendez pas de moi que je réfute les mensonges de M. Ferreaud!

BERNU. — Il y a des indices troublants. Dès lors que nous excluons le suicide, cette lettre pose un problème.

GENEVIÈVE. — Pourquoi excluez-vous le suicide?

BERNU. — Voilà qui vous intéresse, n'est-ce pas? Je vous répondrai le moment venu.

GENEVIÈVE. — Qu'attendez-vous de moi, à la fin?

BERNU. — ... Que vous me disiez la vérité! Qui a tué votre mari? Votre amant ne s'est pas privé de vous accuser. J'ai l'impression que vous lui pardonnez presque...

GENEVIÈVE. — Moi, lui pardonner? Je le méprise trop pour lui accorder la moindre pensée. Dites-lui donc de venir m'accuser en

face. Nous verrons s'il ose! Ou plutôt, non... Je ne veux pas le voir. Jamais plus! Pour moi, il n'existe plus!

BERNU. — L'appréhension de M. Ferreaud à la pensée de vous revoir est au moins égale à la vôtre... *(Il décroche le téléphone intérieur :)* « Allô! Francis?... Dites à Constant de m'amener le témoin Ferreaud... Tout de suite! »

GENEVIÈVE. — Il est ici?

BERNU. — Il attend d'être confronté avec vous.

GENEVIÈVE, *des larmes dans la voix.* — Je vous préviens qu'il n'est pas dans mes intentions d'adresser la parole à cet homme.

BERNU. — C'est ce que nous allons voir.

GENEVIÈVE. — Je ne dirai pas un mot!

BERNU. — Si votre propre sort vous est indifférent, n'oubliez pas que le sort de votre mère est lié au vôtre... *(On frappe à la porte.)* Entrez! *(Ferreaud entre, tête basse, le visage bouleversé. Constant le suit. Ferreaud adresse un salut muet à Geneviève, qui fait semblant de ne pas le regarder.)* Monsieur Ferreaud, maintenez-vous les accusations que vous avez portées contre Mme de Vauquelin, ici présente?

FERREAUD. — Je ne l'ai jamais accusée.

BERNU. — Ne jouons pas sur les mots!

GENEVIÈVE. — Pierre, tu m'avais...

Elle se tait, après un regard à Bernu.

FERREAUD. — Et toi?

Après s'être dévisagés, tous deux se tournent vers Bernu.

BERNU. — Je ne vous surprendrai pas, Ferreaud, en vous apprenant que Madame nie en bloc vos affirmations.

FERREAUD. — Je comprends parfaitement cette attitude, et je suis persuadé que Mme de Vauquelin comprendra la mienne.

BERNU. — Comme j'aimerais comprendre, moi aussi... Veuillez vous expliquer plus clairement. *(Geneviève et Ferreaud se défient du regard. On a l'impression que Geneviève va parler, mais elle se reprend.)* Reprenons tout par le commencement. *(Prenant la lettre :)* Vous connaissez cette lettre, madame? Quand l'avez-vous vue pour la première fois?

GENEVIÈVE. — Le jour où vous me l'avez montrée.

BERNU. — Lors de la découverte du corps de votre mari? Auparavant, vous ignoriez son existence?

GENEVIÈVE. — Oui.

BERNU. — Ne trouvez-vous pas singulier que votre mari l'ait écrite?

GENEVIÈVE. — Singulier ou non, le fait est là!

FERREAUD. — Tu n'as pas intérêt à m'accuser, Geneviève... Bien au contraire.

Bernu bondit sur Ferreaud et le saisit au collet, comme s'il allait le frapper. Constant s'est levé en même temps, mais sans hâte. S'approchant de Ferreaud par derrière, il lui immobilise les bras.

BERNU. — Vous allez vous taire, vous! *(Geneviève ne peut réprimer un geste d'apaisement. Son regard rencontre celui du Commissaire, dont le bras retombe. Les deux policiers regagnent lentement leurs places respectives. Bernu reprend la lettre en main. Il se tourne vers Geneviève et s'efforce de parler d'une voix calme.)* Cette lettre, votre mari l'a écrite huit jours avant sa mort. Il n'a pu l'adresser qu'à vous, madame...

GENEVIÈVE. — Je n'en ai pas eu connaissance.

BERNU. — Comment aurait-elle pu tomber en d'autres mains et réapparaître juste à point nommé?

GENEVIÈVE. — Je l'ignore.

BERNU. — Vous ne cherchez qu'à infliger des démentis à Ferreaud! *(Ferreaud et Geneviève se dévisagent un bref instant. Ils ont l'air de s'interroger l'un l'autre, du regard.)* Bon. Puisque chacun de vous affirme que l'autre ment, je vais vous poser une question qui vous départagera tout de suite. Ce sera la dernière de l'interrogatoire d'aujourd'hui. *(Avec force :)* Réfléchissez bien avant d'y répondre, car, cette fois, je connais la vraie réponse et je saurai qui de vous dit la vérité. *(Sur un ton plus bas :)* L'autre sera mis en état d'arrestation, séance tenante. *(Bernu s'empare de la serviette qu'il a déposée sur la table à l'acte précédent.)* Je vais vous montrer un objet; vous l'examinerez avec soin et vous me direz si vous en connaissez le propriétaire... *(Il plonge sa main dans la serviette.)* Ferreaud, vous parlerez d'abord. Tournez-vous vers moi! Voici l'objet. C'est un pistolet automatique. *(A Ferreaud:)* Connaissez-vous cette arme?

FERREAUD, *indécis.* — Vous permettez?

BERNU, *lui remettant l'arme.* — Je vous en prie.

FERREAUD. — Mais c'est mon revolver! Bien sûr que je le reconnais!

BERNU. — C'est votre dernier mot?

FERREAUD. — Et comment! Oui.

BERNU, *remettant l'arme à Geneviève.* — Parfait. Qu'en dites-vous, madame?

GENEVIÈVE. — C'est le pistolet de mon mari!

BERNU. — Le deuxième, alors? Vous en aviez déjà identifié un...

GENEVIÈVE. — Je m'étais trompée.

FERREAUD. — Cette arme est à moi. Je peux même vous dire où vous l'avez trouvée.

BERNU. — Je vous écoute.

FERREAUD. — Vous l'avez retirée de l'égout où je l'avais jetée en sortant de l'hôtel de Vauquelin.

BERNU. — J'ai retiré cette arme d'un égout, c'est exact. Pourquoi avez-vous jeté cette arme?

FERRAUD. — Par prudence, tout simplement. Je venais de déposer la lettre et je n'avais qu'une hâte : m'éloigner sans attirer l'attention. Je risquais de tomber sur une ronde d'agents. Que sais-je?... Vous remarquerez que

cette arme n'a pas servi. Il ne manque pas une seule balle dans le chargeur...

BERNU, *debout devant son bureau.* — Vous n'aviez donc rien à redouter.

FERREAUD. — Un homme armé est toujours suspect. La meilleure preuve, c'est que vous m'accusez d'un meurtre uniquement parce que j'étais dans la rue cette nuit-là!

BERNU. — Et un peu aussi parce que vos empreintes se retrouvent sur le canon de ce pistolet... Vous avez essuyé la crosse, et puis vous avez balancé l'arme en la tenant entre le pouce et l'index.

FERREAUD. — Oui.

BERNU. — Vous pensiez que l'eau effacerait l'empreinte de vos doigts?

FERREAUD. — En effet.

BERNU. — Mais l'arme était tombée sur le rebord du collecteur, du canal si vous préférez, et vos empreintes sont demeurées parfaitement nettes.

GENEVIÈVE. — Cela ne prouve pas que cette arme appartienne à M. Ferreaud!

BERNU. — Tout à fait d'accord. Cela prouve seulement que M. Ferreaud l'a eue en sa possession. Mais ce seul fait suffit à confirmer les explications données par M. Ferreaud. Et aussi celles que vous avez données vous-même, lors de la découverte du corps...

GENEVIÈVE. — Que voulez-vous dire?

BERNU. — N'avez-vous pas formellement reconnu l'arme que votre mari tenait à la main comme étant la sienne? La voici. Ces deux armes ne se ressemblent pas le moins du monde! Il est donc impossible que vous les ayez confondues. J'en déduis que vous mentez et que M. Ferreaud dit la vérité. *(Ferreaud échange un long regard avec Geneviève.)* ...En conséquence, je vous inculpe de meurtre avec préméditation sur la personne de Jacques de Vauquelin. Constant, préparez-moi deux mandats d'arrêt. L'un au nom de Geneviève de Vauquelin, l'autre au nom de madame... Rappelez-moi le nom de votre mère?

GENEVIÈVE, *au comble de la panique.* — Non, non, je ne veux pas! Pierre, tu as entendu? Tu ne vas pas les laisser faire? Qu'est-ce que tu attends?

Elle se jette sur lui.

FERREAUD, *ému.* — Eh bien, parle! Parle, si tu l'oses, toi!

GENEVIÈVE, *égarée.* — Oui, je parlerai! *(Se tournant vers Constant, lequel continue d'écrire tranquillement :)* Ecoutez-moi! Lorsque je suis partie de chez moi, à deux heures du matin, pour aller chez Ferreaud... mon mari était vivant!

BERNU. — Et vous avez envoyé votre amant pour l'assassiner? C'est bien ce que je pensais.

GENEVIÈVE. — Non. C'est faux!

BERNU. — Alors expliquez-moi pourquoi vous aviez emporté cette fameuse lettre. Votre mari vivant, elle n'avait aucune utilité.

GENEVIÈVE. — J'ai dit à Ferreaud que j'avais tué mon mari. Et puis je lui ai parlé de cette lettre incidemment...

BERNU. — Pour l'inciter à se rendre chez vous?

FERREAUD, *avec force.* — Oui! La lettre n'était qu'un hameçon destiné à m'attirer dans un guet-apens. Et dire que je me suis imaginé que l'idée venait de moi!

BERNU, *à Ferreaud.* — Ainsi, Vauquelin n'était pas mort, comme vous l'affirmiez...

FERREAUD, *avec véhémence.* — Non! Jacques de Vauquelin était vivant! Vivant et armé! Et il m'attendait pour m'abattre comme un chien, d'accord avec sa femme dont j'avais fait ma légataire!

Geneviève fait un pas en avant.

GENEVIÈVE. — Pierre!

BERNU, *à Geneviève.* — Non. Tout à l'heure! Continuez, Ferreaud!

FERREAUD. — Heureusement pour moi, je me suis tout de même un peu méfié. Je redoutais que le cadavre n'ait été découvert. Sans bruit, je me suis glissé dans la maison, où régnait un silence qui n'était pas le silence de la mort. Inquiétude ou pressentiment? Tout me parut plein de menaces... Une chance pour moi : le petit jour pointait. Je monte l'escalier avec précaution, je longe le corridor; doucement, je pousse la porte de la chambre... Je tâtonne un instant pour trouver le bouton de la lumière. Mes yeux s'habituent à l'obscurité, mais je n'aperçois rien à l'endroit où devrait se trouver le corps: entre la fenêtre et le lit... Par contre, derrière les rideaux fermés, je distingue une ombre... Je tire mon revolver, qui était armé... Soudain, le lustre s'allume, les rideaux s'écartent, un homme apparaît et me vise avec soin... Ah! c'était bien combiné! Vous comprenez, l'important pour lui était de m'avoir du premier coup! Il était censé agir en état de légitime défense. Cette excuse n'existait plus s'il m'avait d'abord blessé... et ensuite achevé. Moi, par contre, je n'avais pas ce souci. J'ai tiré le premier...

BERNU. — Pourquoi n'avez-vous pas prévenu la police aussitôt? Voilà ce que je n'arrive pas à comprendre.

FERREAUD. — Ce fut ma première pensée. Mais d'avoir frôlé la mort de si près m'incitait à me méfier de mes impulsions. Comment faire admettre que j'étais tombé dans un piège, alors que je venais de tuer un homme dans sa chambre à coucher? On ne m'aurait pas cru. On ne pouvait pas me croire. Je n'avais pas l'ombre d'une preuve.

BERNU. — Il y avait cette lettre.

FERREAUD. — Elle aggravait mon cas. Vous-même l'avez dit.

BERNU. — J'aurais interrogé Mme de Vauquelin...

FERREAUD. — Après avoir menti pour me perdre, pouvais-je espérer qu'elle dirait la vérité pour me sauver?

BERNU. — En somme, vous n'avez pas perdu la tête. Pour un homme qui vient d'être vic-

time d'une surprise violente... Vous avez habilement retourné la situation.

FERREAUD. — J'ai simplement utilisé la lettre comme prévu au départ; je veux dire...

BERNU. — J'entends bien: vous vouliez tirer votre épingle du jeu.

FERREAUD. — C'était aussi le seul moyen d'enfermer Geneviève dans son propre mensonge. Elle ne pouvait m'accuser sans avouer son projet criminel. Toujours à cause de cette lettre...

BERNU, *l'interrompant.* — Dites-moi, comment se fait-il que votre revolver était armé?

FERREAUD. — Mon revolver?

BERNU. — Vous n'avez pas eu le temps de faire jouer la culasse au moment où Vauquelin a braqué son arme sur vous. Donc, vous l'aviez fait avant de pénétrer dans cette chambre où, selon vos propres affirmations, vous pensiez vous trouver en présence d'un cadavre. Avouez qu'une telle précaution peut paraître pour le moins curieuse... *(Ironique:)* A moins de supposer que vous conserviez tout de même un petit doute quant au décès de votre rival...

FERREAUD. — Permettez...

BERNU, *froid.* — Ou, tout simplement, que vous saviez à quoi vous en tenir!

FERREAUD. — Je proteste contre pareille insinuation! J'avais armé mon revolver avant d'ouvrir ma porte à Geneviève.

BERNU. — Singulière idée!

FERREAUD. — Le soir du... Ce soir-là, en mon absence, quelqu'un avait pénétré chez moi...

BERNU. — Si je comprends bien, il faudrait retrouver et interroger ce mystérieux et providentiel inconnu? Continuez.

FERREAUD. — Je n'ai plus rien à dire. Vous connaissez la suite.

BERNU. — Donc, vous avez mis votre revolver dans la main du cadavre, après en avoir effacé vos empreintes. Quant au revolver de Vauquelin, vous l'avez emporté et jeté dans le premier égout venu...

FERREAUD. — Oui.

BERNU, *reprenant en main l'arme posée devant lui.* — C'est bien de cette façon que je m'expliquais la présence de vos empreintes sur cette arme qui n'avait pas servi. Ceci est donc bien l'arme de Vauquelin, et non la vôtre.

FERREAUD. — Oui.

BERNU. — D'où votre hâte maladroite à vous en débarrasser... Je me suis intéressé à cette bouche d'égout en cherchant à déterminer l'endroit où la femme de chambre vous avait vu vous arrêter. Qu'avez-vous fait avant de quitter la maison?

FERREAUD. — Au moyen d'une allumette, j'ai brûlé le tissu au point d'impact de la balle.

BERNU. — Pour faire croire que le coup avait été tiré à bout portant?

FERREAUD. — J'avais lu que ce détail était capital.

BERNU. — Capital est le mot, mais le tissu ne recelait pas la moindre trace de poudre! Ainsi, on ne s'expliquait pas l'origine de la flamme qui l'avait brûlé. Autre erreur de votre part : vous avez éteint le lustre. Pourquoi?

FERREAUD. — Ce fut instinctif. Toutes les fenêtres de la rue étaient noires. Cette lumière unique risquait d'attirer l'attention sur l'origine du coup de feu.

BERNU. — Et la clé dont vous vous êtes servi pour pénétrer dans la maison?

FERREAUD. — Je l'ai jetée en cours de route.

BERNU. — C'est Mme de Vauquelin qui vous l'avait remise?

FERREAUD. — Oui.

BERNU. — Ne vous l'a-t-elle pas redemandée par la suite?

FERREAUD. — Par la suite? Mais je ne l'ai pas revue...

BERNU. — C'est vrai. Ainsi vous êtes parti dans la nuit... *(Un silence.)* Vous teniez à être loin de Paris lorsque le corps serait découvert...

FERREAUD. — Cette préoccupation était loin de ma pensée, je vous le jure. Je n'étais guère en état de réfléchir. Toute la nuit, j'ai roulé sans but. Comme un homme qui a vu sa maison s'effondrer s'éloigne, tout simplement parce qu'il n'a pas le courage de contempler les ruines.

Un silence.

BERNU. — Il est tout de même curieux qu'une machination destinée à vous perdre se soit retournée contre son auteur! *(Se levant brusquement :)* Etes-vous sûr, Ferreaud, de n'avoir plus rien à me dire?

FERREAUD. — Mes explications ne vous satisfont-elles pas?

BERNU. — Vous expliquez tout, excepté que vous soyez en vie.

FERREAUD. — Il s'en est fallu d'une fraction de seconde...

BERNU. — C'est cette fraction de seconde qui m'intéresse... *(Il fait deux pas et se tourne vers Geneviève.)* C'est le moment de parler, madame!

GENEVIÈVE, *morne.* — Vous savez tout.

BERNU. — Il y a cinq minutes, vous aviez une remarque à faire...

GENEVIÈVE. — Vraiment? Je ne m'en souviens pas.

BERNU. — Vous êtes d'accord avec M. Ferreaud?

GENEVIÈVE. — Je reconnais les faits.

BERNU, *brutalement.* — Dommage pour vous et pour lui que, moi, je ne sois pas d'accord!

FERREAUD. — Je ne vous ai rien caché. Tout est parfaitement clair, il me semble. Vous avez en mains toutes les preuves désirables : la lettre, les deux revolvers, mes empreintes sur l'arme de Vauquelin...

BERNU. — Mme de Vauquelin n'a plus qu'une hâte : me voir enregistrer ses aveux!

GENEVIÈVE. — Je vous en supplie, ne prolongez pas mon supplice... Ne vous suffit-il pas que j'aie avoué?

BERNU. — Non; il faut encore me convaincre. Et ce sera beaucoup plus difficile. *(Allant de l'un à l'autre:)* Vous avez manigancé quelque chose tous les deux, pour supprimer Vauquelin sans que l'on puisse vous accuser de sa mort ni l'un ni l'autre... *(Un silence.)* Vous vous êtes d'abord accrochés à la thèse du suicide. C'est pourquoi, madame, vous avez fait semblant de reconnaître l'arme de votre mari, dans le revolver que Ferreaud lui avait remis dans la main. Pourtant ces deux armes ne se ressemblent pas! *(Bernu sort une autre arme d'un tiroir et les compare. Se tournant vers Ferreaud:)* Quand vous avez senti la branche du suicide pourrie, vous l'avez lâchée avec prudence. Là-dessus, Ferreaud, vous avouez enfin avoir tué Vauquelin. Bien entendu, vous invoquez la légitime défense!

FERREAUD. — Je l'invoque parce que c'est la vérité!

BERNU. — Une vérité bien tardive!

FERREUD, *véhément.* — Cet après-midi, j'étais sur le point de tout vous dire. Votre attitude seule m'en a dissuadé.

BERNU. — Vraiment?

FERREAUD. — J'ai commis des fautes parce que je me suis trouvé dans une situation inexplicable. Je ne suis pas un criminel pour autant!

BERNU, *persiflant.* — J'avais compris. On ne peut pas vous condamner. Pas plus que l'on ne peut condamner Mme de Vauquelin. Elle a organisé votre assassinat, mais comme vous êtes bien vivant, cela ne tire guère à conséquence. Au besoin, vous demanderez pitié pour elle à ses juges. Vous lui pardonnerez en public! On ne pourra rien vous refuser. Vous êtes la victime, n'est-ce pas? Les jurés ne seront pas plus royalistes que le roi! Et puis, n'est-elle pas assez punie par la mort de son mari qu'elle aimait au point de s'être fait complice d'un crime pour le sauver de la ruine! *(Changeant brusquement de ton:)* Il y a tout de même un mort dans l'affaire! Et voilà où votre histoire est proprement admirable : ce mort est aussi le vrai coupable... Il a tout combiné. On ne peut donc pas le plaindre. Il a eu ce qu'il méritait, grâce à la Providence. *(Changeant de ton:)* Malheureusement, je ne crois pas à la Providence! Et vous, madame?

GENEVIÈVE. — Je n'ai rien à ajouter aux déclarations de M. Ferreaud.

BERNU. — Vous reconnaissez l'avoir attiré dans un guet-apens où il devait trouver la mort?

GENEVIÈVE, *excédée.* — Oui!

BERNU, *se plaçant derrière elle.* — Qui avait appris à votre mari que vous étiez la légataire de Ferreaud?

GENEVIÈVE. — Moi.

BERNU. — Il était donc au courant de votre liaison...

GENEVIÈVE. — Non. Il savait seulement que Ferreaud voulait m'épouser et que nous sortions ensemble.

BERNU. — Votre mari trouvait cette situation normale?

GENEVIÈVE. — J'étais en relation d'affaires avec M. Ferreaud. Il était entendu que je ne le découragerais pas. Mon mari avait l'intention de lui demander un assez important prêt d'argent.

BERNU. — Par votre intermédiaire?

GENEVIÈVE. — Oui.

BERNU. — C'est pourquoi vous avez encouragé M. Ferreaud... de toutes vos forces?

GENEVIÈVE, *révoltée.* — Je vous en prie!

BERNU. — Et votre mari, pris de soupçons, a entrevu le moyen de supprimer un rival en rétablissant du même coup sa situation financière.

GENEVIÈVE. — Exactement.

BERNU. — C'est alors qu'il a imaginé cette lettre ambiguë destinée à servir d'appât?

GENEVIÈVE. — Oui.

BERNU. — Il l'a rédigée seul? Puis vous a chargée de la remettre à Ferreaud?

GENEVIÈVE. — Oui! Oui! Ecrivez tout cela. Je signerai.

BERNU. — Vous êtes bien docile et bien pressée tout d'un coup.

GENEVIÈVE. — Je suis à bout. Vous devriez le comprendre.

BERNU. — Vous avez mis du temps à vous décider à devenir la complice de votre mari. La lettre était écrite depuis huit jours.

GENEVIÈVE — Il est naturel d'hésiter avant de...

Silence.

BERNU. — Après huit jours de réflexion, qu'est-ce qui vous a finalement décidée?

GENEVIÈVE. — Il n'y avait pas d'autre issue. Si j'avais refusé, il se serait suicidé.

BERNU. — Vous l'aimiez beaucoup?

GENEVIÈVE. — Il était mon mari depuis dix ans.

BERNU. — Vous répondez toujours à côté de mes questions!

GENEVIÈVE. — Pourquoi me demander des choses qui vont de soi? J'ai tout avoué. Epargnez-moi les questions superflues! Laissez-moi signer ma déposition. Je suis épuisée...

BERNU, *se rasseyant.* — Constant, allez me chercher un peu de café. *(Constant sort. Bernu à Geneviève, après un temps :)* Cigarette?

GENEVIÈVE. — Non merci! J'ai les miennes.

Geneviève allume une cigarette. Ferreaud lui donne du feu.

FERREAUD. — Monsieur le Commissaire, suis-je définitivement inculpé? Est-ce que je peux retourner chez moi?

BERNU. — Moi, je vous envoie au dépôt. Demain, vous verrez le juge d'instruction. Vous lui demanderez de vous mettre en liberté provisoire.

FERREAUD. — Pourrais-je écrire à mon avocat?

BERNU. — Maintenant?

FERREAUD. — Oui.

BERNU. — Ce n'est pas la peine. Le juge d'instruction vous demandera le nom de votre défenseur et le préviendra directement. *(Constant revient avec une cafetière.)* Un peu de café, madame?

Constant donne un verre à Geneviève et le remplit.

GENEVIÈVE. — Merci.

BERNU. — Et vous, Ferreaud?

FERREAUD. — Si vous en avez... *(A Constant:)* Merci.

BERNU, *à Constant.* — Pas fameux, votre café!

CONSTANT. — C'est du réchauffé.

FERREAUD. — Est-ce que je peux prendre plusieurs avocats?

BERNU. — Absolument.

FERREAUD. — Parce que mon avocat habituel...

BERNU. — Qui est-ce?

FERREAUD. — Maître Gauthier.

BERNU. — Très fort pour démolir une accusation par des arguments logiques mais pour le trémolo...

FERREAUD. — Et maître André Robert?

BERNU. — Parfait pour une affaire comme la vôtre. Il m'a démoli en un quart d'heure des enquêtes de six mois!

CONSTANT. — Vous vous souvenez, patron, du coup de la rue Godot-de-Mauroy?

BERNU. — Et comment! *(Vidant son verre:)* Bon. Vous êtes prêt, Constant? *(Constant se lève pour prendre son manteau.)* Où allez-vous?

CONSTANT. — On ne s'en va pas?

Bernu place une boîte d'allumettes sous le combiné du téléphone pour le maintenir décroché.

BERNU — Vous savez bien que nous avons quelque chose à voir ensemble. Venez! *(A Geneviève :)* Je reviens dans cinq minutes pour vous faire signer vos dépositions si vous n'avez pas changé d'avis.

Bernu et Constant sortent.

FERREAUD. — Dis-moi que ce n'est pas vrai, Geneviève. Ce serait monstrueux! Malgré ce que j'ai vu de mes yeux, malgré ce que je viens d'entendre... Malgré tes aveux...

GENEVIÈVE. — Eh bien?

FERREAUD. — Dès que je t'ai aperçue tout à l'heure, j'ai espéré je ne sais quel miracle... Jusqu'à la dernière seconde, il m'a semblé que tu allais protester contre l'accusation de m'avoir envoyé à l'abattoir... J'attendais un sursaut de toi, un cri du cœur qui aurait dissipé ce cauchemar.

GENEVIÈVE, *d'une voix dure, pleine de reproches.* — Pourquoi ne m'as-tu pas fait confiance? Tu m'avais juré que tu ne douterais pas de moi.

FERREAUD. — Il y a des évidences devan lesquelles...

GENEVIÈVE. — Ce policier ne s'y est pa laissé prendre. Il s'est montré plus clairvoyan que toi. Il n'a pas cru un mot de mon récit Et toi qui me connais, toi qui m'as tenue dan tes bras, tu as douté de moi.

FERREAUD. — Ce policier n'a pas vu...

GENEVIÈVE. — Il était convenu que tu atten drais mon appel...

FERREAUD. — Aucune explication ne chang rien au fait que tu m'as menti! Ton mar que tu avais soi-disant tué, m'attendai revolver au poing, dans la chambre où t m'avais envoyé. Je te laisse imaginer ce qu j'ai éprouvé à cette seconde... Ça été pou moi un effondrement de... tout!

GENEVIÈVE. — Et mon angoisse, tu n' songes pas? Pendant que tu fuyais, j'ai appel chez toi toutes les deux minutes... J'ai cour à ton appartement. Moi aussi, j'ai cru perdr la raison.

FERREAUD. — Avant de me rendre à l'évi dence de ton mensonge, j'ai épuisé toutes le hypothèses possibles. J'ai pensé que tu avai simplement blessé ton mari; mais je n'ai pa trouvé trace d'une autre balle. J'ai imagin aussi que tu avais tiré à l'aide d'une arm chargée à blanc, et que...

GENEVIÈVE. — Non. Je n'avais pas tiré su lui.

FERREAUD. — Pourquoi m'as-tu joué cett comédie? Pourquoi m'as-tu menti?

GENEVIÈVE. — Je n'ai menti que pour t sauver!

FERREAUD. — Me sauver? En m'attirant dan un guet-apens?

GENEVIÈVE. — Cesse donc de me parler su ce ton de justicier! Tu ne courais pas l moindre danger. Le pistolet de Jacques n risquait pas de partir!

FERREAUD. — Tu veux dire que tu avai faussé l'arme?

GENEVIÈVE. — J'avais trempé toutes le balles du chargeur dans l'eau pendant plu d'une heure...

FERREAUD. — Si je t'en croyais, j'aurai donc tiré sur un homme sans défense?...

GENEVIÈVE. — Je suis seule responsable d cette mort. C'est moi qui l'ai tué. Mais j n'avais pas le droit d'agir autrement. J n'avais pas d'autre moyen de te sauver e d'en finir avec cette menace suspendue au dessus de ta tête... C'était lui ou toi!

FERREAUD. — Lui ou moi, le résultat étai le même pour toi. Tu gagnais sur les deu tableaux. Si ton mari m'abattais, tu héritai Si j'abattais ton mari, tu m'épousais. De tout façon, tu étais riche. Ah! c'était admirable ment combiné! Je ne savais pas que ton mar était vivant; ton mari ne savait pas que j'étai armé. Les chances s'équilibraient.

GENEVIÈVE. — Te tairas-tu, à la fin? Que t sois capable de penser une chose pareille. j'en ai honte pour toi! J'ai fait semblant d'ac cepter le rôle qu'il m'avait destiné dans s

machination. Il y avait dans son plan quelque chose de diabolique! C'était un piège non seulement pour toi, mais aussi pour moi. Un moyen de me mettre à l'épreuve. « Ou bien tu acceptes, me disait Jacques, et tu me prouveras que cet homme ne t'es rien; ou bien tu refuses, et je saurai à quoi m'en tenir! » Dans les deux cas, c'était ta condamnation, Pierre. Jacques avait résolu ta mort. Voilà le fait que tu ne devrais pas perdre de vue. Aucune force au monde n'aurait pu l'empêcher de t'abattre!

FERREAUD.— On dit bien des choses...

GENEVIÈVE. — Tu l'as vu te viser?

FERREAUD. — Si tu ne m'avais pas envoyé là-bas...

GENEVIÈVE. — Il serait venu te trouver. D'ailleurs, il y est allé! C'est lui qui a fouillé son appartement. Il t'a guetté pendant des heures.

FERREAUD. — Ce même soir où tu m'as annoncé que tu l'avais tué?

GENEVIÈVE. — Mais oui. Si tu étais rentré une heure plus tôt tu étais mort. Jusque là, j'avais espéré qu'il s'en tiendrait à des menaces. Tout d'un coup, j'ai compris qu'il te tuerait sans l'ombre d'une hésitation. J'ai été saisie de panique...

FERREAUD. — Et il a cru que tu prenais son parti? Que tu l'aimais au point de me sacrifier?

GENEVIÈVE. — Cela m'a surprise, je l'avoue. Mais après tout, tu as cru la même chose! Et toi, tu n'avais pas les mêmes excuses que lui... Jacques était prêt à croire n'importe quoi, au point où il en était...

FERREAUD. — Il fallait prévenir la police!

GENEVIÈVE. — Crois-tu que je n'y ai pas songé?

FERREAUD. — Pourquoi ne l'as-tu pas fait?

GENEVIÈVE. — La police n'arrête pas un homme sur une simple dénonciation! Elle lui aurait donné un avertissement. Et après? Jacques aurait su que j'étais contre lui. Il ne m'aurait plus mise dans la confidence de ses projets.

FERREAUD. — La lettre constituait un commencement de preuve...

GENEVIÈVE. — Pas du tout. Les termes en étaient aussi inoffensifs que possible. Quant à mon témoignage il était plus que suspect... Non, crois-moi, il n'y avait qu'une issue : faire semblant d'entrer dans le jeu de Jacques. Ainsi, du moins avais-je la certitude qu'il n'entreprendrait rien en dehors de moi.

FERREAUD. — Et tu as joué ton rôle jusqu'au bout. C'est ça que je ne peux te pardonner... Jamais je n'aurais tiré sur un homme désarmé.

GENEVIÈVE. — J'en suis persuadée. C'est bien pour cela que je ne t'ai rien dit. Mais il ne faut pas que la police apprenne la chose. Ils ne croiront pas que je ne t'ai pas mis au courant. Ils diront que nous étions complices. D'ailleurs, le commissaire l'a déjà dit. Qu'elle jubaine pour lui : deux coupables au lieu d'un! C'est pourquoi, Pierre, je t'en supplie, ne fais aucune allusion à ce que je viens de te dire. Pas un mot qui puisse leur donner l'éveil...

FERREAUD. — Toujours des secrets, toujours des mensonges!

GENEVIÈVE. — S'ils apprennent la vérité, ils s'en serviront contre toi. Est-ce là ce que tu cherches? En face d'un homme désarmé, il n'y a pas de légitime défense. Quoi que tu dises, quoi que tu fasses, ils ne te croiront pas!

FERREAUD, *après un silence.* — Ah! Geneviève... Je voudrais te croire... Si tu savais! Je n'y arrive plus.

GENEVIÈVE. — Chacun de nous croit ce qu'il est digne de croire. Si tu ne crois plus à mon amour, tant pis pour moi, tant pis pour toi! Je ne regrette pas ce que j'ai fait. J'avais le devoir de te sauver. En te sauvant la vie, j'ai perdu ta confiance. C'est peut-être le prix qu'il fallait payer... On ne lutte pas contre le doute. Il empoisonne tout.

FERREAUD. — C'est le mensonge plutôt. Un mensonge entraîne l'autre. Tout ce que tu me dis est peut-être logique, mais tu retournes la situation avec une telle facilité! Tu jongles avec les faits. Quand je t'accuse de m'avoir envoyé à l'abattoir, tu m'affirmes que ton mari était désarmé. Et pour n'avoir pas de preuve à me donner, tu me réduis au silence! Toujours avec des arguments irréfutables. En somme, tu me demandes une fois de plus de te faire confiance. Et nous voici revenus à notre point de départ...

GENEVIÈVE. — Que me reproches-tu, à la fin? Certainement pas de t'avoir sauvé la vie. Tu m'en veux de n'avoir pas opéré seule, d'avoir utilisé ton concours malgré toi, de n'avoir pas fait moi-même ce travail d'homme... Pourtant, tu avais accepté sans trop de peine le crime que je prétendais avoir commis. Lorsqu'il ne s'agissait pour toi que de récolter les fruits.

FERREAUD. — Voilà où nous en sommes!

GENEVIÈVE. — Tu es trop lâche aussi! Penses-tu que ce soit de gaieté de cœur que j'ai assumé ce rôle odieux?

FERREAUD. — Je t'ai connue si droite, si franche. Et je te découvre si tortueuse...

GENEVIÈVE. — Il n'y a que la ruse, pour lutter contre la ruse! Au lieu de te poser en justicier, tu devrais me plaindre d'en être venue là. Tu ne vois que ton point de vue. Jamais tu ne t'es douté de la vie infernale que je menais!

FERREAUD. — Je te voyais radieuse, insouciante... N'était-ce aussi qu'une comédie?

GENEVIÈVE. — La vérité, c'est qu'en ta présence j'oubliais tout... Oui. Mes soucis n'existaient plus. La pensée de te perdre était la seule ombre à mon bonheur... Moi, vois-tu, je n'aurais jamais pu douter de toi. Il aurait pu arriver n'importe quoi. Je n'aurais pas cru le témoignage de mes yeux. Et je n'aurais pas eu de mérite à cela... L'amour, pour un homme, ce n'est donc pas la même chose que pour une femme? Une vérité plus éblouissante que toutes les autres? Pierre... notre amour n'était donc pour toi qu'une appa-

rence? Sortie de tes bras, je n'existais donc plus? Je rougis de penser que nos rencontres n'étaient que cela pour toi...

FERREAUD. — Non, Geneviève. Moi aussi je t'aimais. Je t'aime encore. Et je voudrais t'aimer comme avant!... Je n'y arrive plus. Je t'ai vue tellement convaincante, un soir, alors que tu mentais...

GENEVIÈVE. — Ce que j'ai fait, je l'ai fait pour toi... Si, pour croire à mon amour, tu as besoin d'une autre preuve, de ce genre de preuve dont on fait la vérité policière, alors je te plains de tout mon cœur!

FERREAUD, *se dressant soudain.* — Pourtant, cette preuve existe...

GENEVIÈVE. — Que veux-tu dire?

FERREAUD. — Cette preuve existe. Le revolver de ton mari est toujours là.

A ce moment, le garde entre par la porte du fond, toujours entrouverte, fait machinalement le tour de la pièce et s'éloigne de même. Avec une inquiétude croissante et des coups d'œil effrayés du côté de la porte, Geneviève surveille les gestes de Ferreaud. Celui-ci introduit la clé dans la serrure. Ouvre le tiroir avec précaution. Prend le revolver et le chargeur. Glisse le chargeur dans la crosse.

GENEVIÈVE, *prise de peur.* — Que vas-tu faire? Tu veux?...

FERREAUD. — Je vais en avoir le cœur net. *(Il arme l'automatique en tirant sur la culasse et dirige lentement l'arme sur Geneviève:)* Je vais savoir si vraiment tu m'as aimé, ou si tu n'as cessé de me mentir...

GENEVIÈVE. — Va! Qu'attends-tu?

FERREAUD. — Quand j'ai tué ton mari... dehors, il faisait gris comme en ce moment. Trois heures venaient de sonner. Depuis, toutes les nuits, à la même heure, je crois entendre une détonation... Je me réveille en sursaut, et je vois ton mari. Nous nous dévisageons, comme toi et moi en ce moment.

Le silence se prolonge...

BERNU, *entrant brusquement.* — Donnez-moi ça! Je n'avais pas prévu cette petite expérience, mais je savais que votre tête à tête serait des plus instructifs pour moi. Grâce au micro du téléphone que j'ai maintenu décroché *(Il pousse la boîte d'allumettes.)* je n'ai rien perdu de votre entretien. Chaque mot a été noté. Les confidences des suspects entre eux sont plus intéressantes que celles qu'ils daignent nous faire... *(Il appuie sur la gâchette.)* Voilà la preuve que vous cherchez, Ferreaud! Cette arme est parfaitement inoffensive. Vous n'étiez pas la victime désignée pou le sacrifice! A l'examen de cette arme, c'est l première chose qui m'a frappé. Toutes le balles avaient été essayées. On voyait su chaque douille la trace du percuteur. Que qu'un s'était assuré que les projectiles ne pa tiraient pas. Restait à découvrir qui... C'e bien vous, madame, n'est-ce pas?

GENEVIÈVE. — Oui.

BERNU. — Aucune de vos thèses successive ne rendait compte de ce fait.

GENEVIÈVE. — Si je vous avais affirmé qu M. Ferreaud n'était au courant de rien, m'au riez-vous crûe?

BERNU. — Franchement, non!

GENEVIÈVE. — Ainsi vous n'auriez pas admi la légitime défense. J'ai donc eu raison de m taire.

BERNU. — Nous voici, enfin, tous d'accord. Ce traquenard était bien destiné à Jacque de Vauquelin, votre mari.

GENEVIÈVE. — Il en était l'inventeur. Je n'a fait que le retourner contre lui.

BERNU. — Le jury appréciera vos raison

GENEVIÈVE. — Son jugement ne m'impor pas. C'est le tien, Pierre, qui a de l'impo tance...

BERNU. — Lisez et signez. Cette fois, c'e la dernière version!... Maintenant il faut te miner le rapport, et trouver une qualificatio pour chacun. Voyons. Ecrivez : « En cons quence, Mme de Vauquelin peut être inculp de meurtre avec préméditation. *(Consta lève la tête, surpris.)* Non. Mettez de prémé tation... Ou plutôt, commencez par Ferreau *(Dictant:)* M. Ferreaud peut être inculpé de *(Il se gratte la tête.)* Il faudrait mettre d'u côté le meurtre, de l'autre la préméditation C'est une formule à trouver. Je vous dirai demain matin. *(Constant, ravi, recouvre machine à écrire. Bernu à Geneviève apr avoir lu :)* Vous avez signé, madame? Bon. police est mieux outillée pour arrêter un co pable que pour empêcher un meurtre. Je fa mon métier en vous envoyant au Dép Demain vous verrez le juge d'instruction, c'e lui qui décidera de votre sort. Je suis heure de n'avoir pas à vous juger!

Sur un signe de Bernu, Constant emmè Geneviève.

FERREAUD. — Geneviève!...

GENEVIÈVE, *pendant qu'on l'emmène.* — n'est jamais trop tard...

BERNU, *arrêtant Ferreaud qui s'élance.* Allons! Un peu de courage! En fin de comp vous l'avez échappé belle. Dans quelque tem vous verrez : ce n'est pas déjà si mal d'êt en vie.

RIDEAU

Bernu Ferreaud

Geneviève Bernu

6 BERNU. — *Pourquoi cette fuite? Qu'aviez-vous découvert de si terrible dans cette maison? Qu'aviez-vous fait?* (ACTE II.)

7 BERNU. — *Le plus simple, madame, serait que je vous donne lecture des précisions qu'il m'a fournies. Elles constituent autant de charges très lourdes contre vous...* (ACTE III.)

8 GENEVIÈVE. — *Si pour croire à mon amour, tu as besoin d'une autre preuve, alors je te plains.* (ACTE III.)

9 FERREAUD. — *Je vais en avoir le cœur net. Je vais savoir si vraiment tu m'as aimé.* (ACTE III.)

10 GENEVIÈVE. — *Il n'est jamais trop tard, Pierre...*

(*Photographies* France-Illustration, *Roger Boulet.*)

Geneviève Ferreaud

Ferreaud Geneviève

Ferreaud Geneviève Constant Bernu

"... AFFAIRE VOUS CONCERNANT"

DEVANT LA CRITIQUE

UNE excellente comédie policière. Ce qui compte ici, c'est que nous ne nous sommes pas ennuyés une minute sur trois actes. C'est que toute l'enquête, qui occupe la plus grande partie de l'ouvrage, est menée avec un sens parfait de ce que les gens de cinéma appellent le « suspense » et que nous nommons, nous, l'intérêt de curiosité. L'auteur maintient en haleine le spectateur. Voilà ce qui importe dans un tel ouvrage.

La distribution est, en général, excellente, la pièce jouée de façon remarquable. Et il est juste d'inviter les amateurs du genre à aller se divertir des nombreux traits humoristiques qui donnent à cette comédie policière son caractère jeune, sa gentillesse, son absence de prétention.

Quant à M. Jacques Dumesnil, dans un emploi très plausible de commissaire (vivant, animé, divers), il s'est montré remarquable d'intelligence et de naturel. Bien mieux, il y avait longtemps que nous n'avions eu un aussi bon Jacques Dumesnil. Aucun procédé, des jeux de scène fort justes. Bref, un comportement des plus véridiques. La création de Jacques Dumesnil dans cette *Affaire...* comptera donc pour moi parmi ses meilleures incarnations.

Jean-Jacques GAUTIER
dans *Le Figaro.*

SI le nouveau spectacle du Théâtre de Paris obtient ce qu'on appelle un « succès de public », il ne faudra pas s'en étonner, et les auteurs dramatiques — les autres — ne devront pas imputer cette réussite financière, donc infâmante à leurs yeux, à la seule critique dramatique. Le « genre policier » répond à une demande réelle, nombreuse, assidue; celle de gens qui, adorant les devinettes, sont ravis de constater, *in fine*, que la solution est bien celle qu'ils avaient imaginée — ou cru imaginer. La satisfaction intellectuelle qu'ils en retirent est un des plus puissants plaisirs de l'esprit. Et c'est pourquoi je dis qu'il y a une poésie du « genre policier ».

Naturellement, le plaisir est d'autant plus grand que la solution « colle » plus étroitement aux données. La recherche du *crime parfait* est, en quelque sorte, la quête du Graal des auteurs policiers, leur poursuite de l'Eldorado.

Au Théâtre de Paris, M. Jean-Pierre Conty reprend cette quête qui est une enquête et nous fait à son tour bon poids de « suspense » (on écrira bientôt ce mot sans guillemets), non sans demander parfois à un certain humour de nous décharger d'une partie de notre fardeau d'angoisse métaphysique (car il y a une métaphysique policière, et même une théodicée, ainsi que le prouvent des expressions comme « anges gardiens »).

Guy VERDOT,
dans *Franc-Tireur.*

DOCTEUR ÈS CRIMES, lauréat en 1953 du Grand Prix de Littérature policière avec son premier roman *Opération Odyssée*, M. Jean-Pierre Conty a construit pour ses débuts au théâtre une pièce adroitement agencée, très bien dialoguée, dont les multiples péripéties ont le mérite d'être amusantes ou dramatiques, en se basant toujours bien plus sur les caractères et la psychologie des personnages que sur de simples faits.

Les policiers, les hommes, les femmes, qui défilent au cours de l'enquête menée par le commissaire Bernu ne sont nullement des fantoches. Ce sont des êtres comme vous et moi dont les réactions nous intéressent ou nous font rire d'autant plus sûrement qu'elles n'ont absolument rien d'exceptionnel.

Bien entendu, je ne vous raconterai pas l'histoire. Ce serait, en la défloranT, vous ôter tout plaisir à l'entendre. Sachez seulement que ce plaisir est indiscutable et que la pièce a remporté un très vif succès qui devrait être durable. Jacques Dumesnil, dans le personnage de Bernu, a fait de ce nouveau Maigret une création remarquable de vie et d'autorité. Jacqueline Porel et Raymond Loyer sont un couple d'amants torturés, inquiétants parfois, mais toujours fort sympathiques.

Une soirée reposante, fort amusante, qui vous tient en haleine et excite l'intérêt sans la moindre lassitude du premier instant jusqu'au dernier. Voilà, n'est-il pas vrai, quelque chose d'assez rare pour que le public se rue au Théâtre de Paris?

A.-P. ANTOINE,
dans *L'Information.*

LE Théâtre de Paris tient, me semble-t-il, avec *Affaire vous concernant*, de M. Jean-Pierre Conty, un durable succès : durable et légitime.

Si la victime est peu sympathique, son épouse a la blondeur exquise — et le talent — de Jacqueline Porel, et, l'amant d'icelle, d'autant plus d'excuse à la vouloir « pour lui tout seul ». Bref! Quand je vous aurai précisé que la pièce tient son auditoire en haleine jusqu'à la chute finale du rideau, bien qu'elle débute — ou presque — par des aveux dépouillés d'artifice, vous n'hésiterez point, j'imagine, à vous rendre à la conviction de l'auteur.

Et leurs partenaires eux-mêmes fort bien mis en scène par Pierre Valde (dans un « complexe » très cinéma, qui n'a point toutefois que des avantages) se montrent dignes d'eux et de la pièce qui connaîtra sans doute autant de succès que *Crime parfait.*

Marc BLANQUET,
dans *France-Soir.*

Comité de Direction) Président : Vincent DELPUECH.
) Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Fondateur : Georges OUDARD